

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

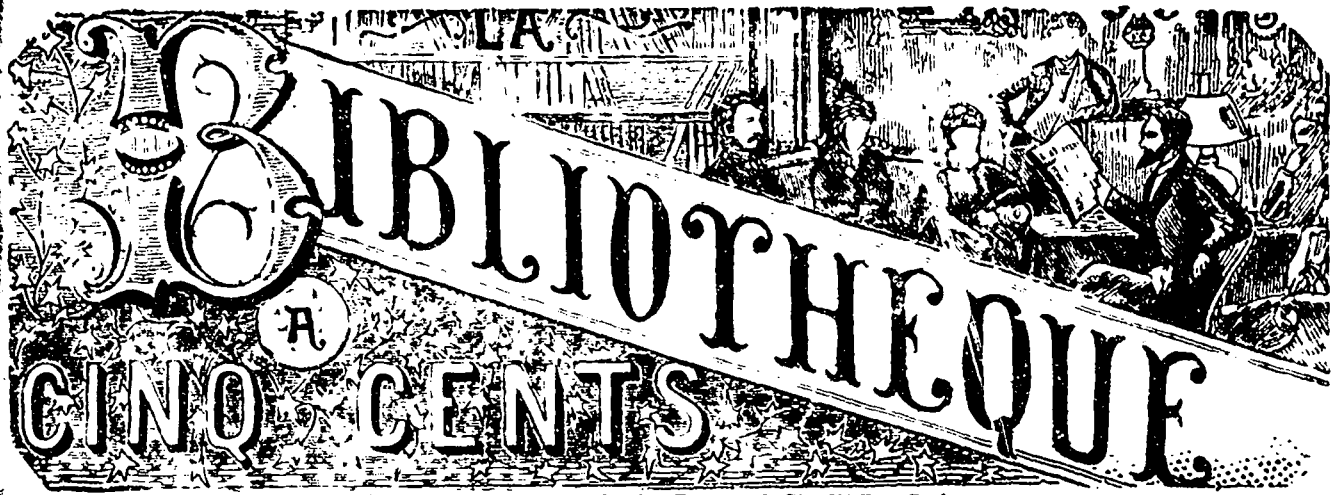
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publiée et imprimée par Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL 27 AVRIL 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 3

UNE PAGE D'AMOUR

TROISIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



C'était toujours à un endroit isolé, à l'ombre d'un rocher. (Page 53.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 27 AVRIL 1893.

UNE PAGE D'AMOUR

TROISIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

MAISON MATERNELLE

Depuis que le paysan français est devenu propriétaire et depuis surtout l'abolition du droit d'aînesse, le sol français a été partout morcelé, et de génération en génération, le morcellement a pris des proportions de plus en plus considérables. On peut dire que la propriété foncière en France ne se compose plus, pour ainsi dire, que de parcelles. Dans presque toutes les communes, le plus pauvre possède son lopin de terre.

Dans chaque département il existe bien encore quelques domaines d'une certaine étendue, mais ce ne sont plus là les immenses possessions des anciens duchés, comtés et baronnies.

Aujourd'hui, pour créer seulement un tout petit domaine on rencontre des difficultés presque insurmontables. Ce que l'homme des champs a acquis grâce à son travail et à ses économies, il le garde. Très attaché à la terre, il tient à conserver le sol que son père a cultivé avant lui et lui a laissé par droit d'héritage. Et si, comme ceux qui l'ont précédé, il est travailleur et économe, il acquiert de nouveaux carrés de terrain qui viennent augmenter son bien. Aussi avons-nous maintenant, dans notre pays, un grand nombre de paysans aisés, de riches cultivateurs.

Plus d'une grande et belle ferme est devenue la propriété du fils de ceux qui s'étaient d'abord chargés de son exploitation pour le compte d'un maître.

Mais si partout, en France, la terre est morcelée, c'est surtout aux environs de Paris, où le paysan cultivateur se livre à la culture des plantes maraîchères destinées à l'alimentation de la grande ville, que le morcellement est considérable.

Il avait fallu réunir plus de quarante pièces de terre de différentes contenance pour former à Boulogne-sur-Seine, du côté de Billancourt, un terrain de deux hectares.

C'était maître Mabillon, notaire à Paris, qui avait chargé son collègue, M. Nigard, notaire à Boulogne, de faire ces acquisitions, à la suite d'une visite sur les lieux fait par deux ingénieurs et un architecte.

Maître Nigard avait fait venir dans son étude les propriétaires, au nombre de trente.

Ces messieurs, braves gens, d'ailleurs, mais des paysans, se montrèrent d'abord fort récalcitrants : mais le notaire ayant mis en œuvre toute son éloquence, ils se montrèrent moins rogués et finirent par se laisser convaincre qu'il y avait avantage pour eux à céder ces pièces de terre qui, après tout, rapportaient peu.

Néanmoins, ils se montrèrent exigeants. Le prix du mètre superficiel fut longuement discuté et, à ce sujet ils se chamaillèrent entre eux. Avec le notaire il y eut des tiraillements, il fallut batailler. M. Nigard soutenait les intérêts de la personne au nom de laquelle il achetait, une dame qu'il n'avait jamais vue, dont il connaissait le nom. Mais comme pour la questions d'argent on lui avait donné carte blanche, ce n'était guère que pour la forme qu'il bataillait.

Enfin on tomba d'accord et le prix de cinq franc le mètre fut accepté des deux côtés.

Ce qui avait surtout sonné agréablement aux oreilles des vendeurs, c'est qu'ils devaient être payés à la signature des actes de vente.

En moins d'un mois tout fut terminé.

Un matin, les habitants de Boulogne, étonnés, virent arriver sur le vaste terrain une nuée d'ouvriers terrassiers et maçons.

Qu'allait-on faire là ?

On ne savait rien. On ne pouvait pas deviner.

Toutes les curiosités étaient surexcitées, et les suppositions et les commentaires allaient bon train.

— C'est le notaire Nigard qui a acheté les pièces de Claude, de Bernard, du grand Viotte, etc, etc... pour une dame très riche.

— Il faut bien qu'elle soit riche, millionnaire, pour avoir payé d'un seul coup cent mille francs.

— Mais qui est-elle, cette dame ? Où demeure-t-elle ? Que fait-elle ? D'où vient elle ?

A toutes ces questions, pas de réponse.

On ne parvenait pas à savoir le nom de la dame mystérieuse. Les vendeurs eux-mêmes avaient oublié ce nom ou l'avaient oublié. On appelait la dame de dix, douze, quinze manières différentes. Et comme personne ne pouvait dire : " Je l'ai vue " on ignorait si elle était jeune ou vieille, laide ou jolie.

Le notaire questionné répondait invariablement :

— Je ne sais pas.

En vérité, on était très intrigué à Boulogne

— Ce doit être un château que la dame va faire construire.

— C'est à croire ; mais quelle drôle d'idée de mettre un château à cet endroit.

Les terrassiers remuaient, retournaient, fouillaient, creusaient le terrain ; les pioches, les bêches, les pelles n'étaient jamais au repos, les brouettes allaient et venaient dans tous les sens. On enlevait de la terre ici la transportaient là ; et comme il n'y en avait pas assez, de grands tombereaux en amenaient constamment, du matin au soir. D'autres tombereaux transportaient la pierre meulière, la caillasse, le plâtre, le ciment, la brique, le sable de rivière.

Et pendant que les terrassiers vallonnaient le terrain et le préparaient à recevoir des plantations d'arbres d'arbustes, les maçons l'entouraient d'un mur épais en caillasse, ayant deux mètres cinquante de hauteur. Une autre équipe de maçons travaillait à un grand bassin, qui allait être achevé bientôt par les cimentiers.

Le mur de clôture n'était pas encore terminé lorsque, sur le plan donnée par l'architecte et sous ses yeux, les terrassiers creusèrent les fosses profondes destinées à recevoir les fondations de l'édifice qui allait être élevé.

A en juger par les dimensions du terrain employé et les matériaux qui arrivaient, on pouvait dire déjà que la construction serait de premier ordre et le bâtiment spacieux, superbe.

— Nous ne nous étions pas trompés, disaient les gens de Boulogne, c'est bien un château, un magnifique château que nous allons avoir.

Depuis l'édifice s'élevait à vue d'œil, et quand on vit

placer les charpentes de toiture sur trois grands corps de bâtiment, ayant seulement deux étages au dessus du rez-de-chaussée, ce fut une déception pour les braves habitants de la commune.

C'était bien un grand édifice, solidement construit, mais d'aspect sévère et qui, par sa forme architecturale et ses aménagements intérieurs, ne ressemblait nullement au château, au magnifique château qu'on avait attendu.

Enfin ce n'était pas un château. Mais qu'était ce donc ? Bien des choses l'indiquaient, et ce que l'on avait pensé se trouva confirmé quand, sur la façade du principal corps de bâtiment, on put lire, gravés dans la pierre, en grandes lettres majuscules, ces deux mots :

MAISON MATERNELLE

On savait donc enfin que cet édifice bien aéré, éclairé par de nombreuses fenêtres, qui avait coûté à construire une somme énorme, allait être affecté à une œuvre pour l'enfance.

Toutefois, on ignorait encore si ce serait un hôpital pour les enfants malades ou une école enfantine, ou un orphelinat, ou un asile, ou une crèche. On ne pouvait pas savoir davantage quelles seraient les conditions d'admission.

Ce fut plus tard que l'on apprit que la Maison maternelle de Boulogne placée sous le haut patronnage de l'impératrice et du ministre de l'intérieur, était, pour les enfants, tout à la fois un hôpital, un orphelinat, une école, un asile, une crèche, et qu'elle était absolument gratuite.

On sut également que les enfants des deux sexes, reçus de préférence dans la maison, étaient de pauvres petits être abandonnés ou des orphelins de père et de mère, dont la plupart étaient recueillis par l'Assistance publique.

Sans être absolument limité, le nombre des enfants ne pouvait guère s'élever au-dessus de cent, cinquante petites filles, cinquante petits garçons.

Il n'y avait pas d'âge pour l'admission.

Dès le premier jour, on avait reçu cinq enfants ; puis, bientôt le nombre s'était élevé à dix, puis à quinze, puis à vingt. Au bout de deux mois ils étaient trente.

La maison de Boulogne n'avait plus à se faire connaître ; elle avait déjà sa renommée.

La direction de l'établissement avait été confiée à une religieuse de l'ordre de Saint Vincent de Paul. On l'appelait mère Agathe. C'était une femme de quarante ans, très affable, d'une grande douceur, de manière distinguées, ayant reçu une éducation parfaite, une instruction sérieuse.

Elle avait sous ses ordres le personnel nécessaire pour le service de l'établissement : six religieuses du même ordre et quatre sœurs converses. Quatre de ces religieuses, la supérieure non comprise, étaient institutrices.

Un médecin, attaché à l'établissement, était venu demeurer à Boulogne afin d'être tout près des enfants qui auraient à réclamer ses soins.

On arrivait à la maison par une large et belle avenue bordée de maronniers jeunes encore, mais d'une végétation vigoureuse et donnant déjà un agréable ombrage.

Les deux préaux étaient ombragés d'arbres plantés en quinconce ; le sol était couvert d'un sable fin sur lequel les enfants pouvaient jouer et se rouler en toute liberté. Ce sable, d'ailleurs, servait beaucoup à leur amusement, car ils avaient tous des petites pelles, des petits rateaux, des petits seaux, des petites brouettes.

Jouer dans le sable et avec le sable, n'est-ce pas le bonheur des enfants ?

Le corps du bâtiment affecté aux garçons était absolument semblable à celui des filles ; même nombre de fenêtres, même aménagement. D'un côté comme de l'autre, une grande salle d'école avec bancs en gradin, et bancs à pupitres ; deux dortoirs pouvant contenir chacun trente petits lits ; une salle de bains avec dix cabinets ayant chacun une baignoire ; un réfectoire, un parloir, une lingerie, le lavabo, une infirmerie.

Dans chaque dortoir, une religieuse avait son lit.

En hiver, le rez-de-chaussée et les deux étages étaient chauffés par des calorifères.

Des fenêtres, on avait vue, d'un côté, sur les cours, la pelouse et le parc, et, de l'autre côté, sur la campagne. Seules, les fenêtres ouvrant sur les champs avaient de solides barreaux de fer.

Une fois la semaine, presque toujours le samedi, la grande grille de la maison maternelle s'ouvrait pour laisser entrer un coupé de remise qui venait s'arrêter devant un large perron de douze marches, abrité par une marquise.

Un coup de cloche avait annoncé l'arrivée de la voiture, et la mère Agathe, vite accourue, se tenait sur la première marche du perron. C'était elle, souvent, qui ouvrait la portière du coupé.

Une jeune femme blonde, d'une beauté merveilleuse, mettait pied à terre.

On ne pouvait pas dire exactement quel était son âge, car elle ne paraissait pas avoir beaucoup plus de vingt ans. Elle portait un costume de cachemire noir très simple, sans aucun ornement ; jupe longue à larges plis ; corsage montant, emprisonnant entièrement le buste, dessinant une taille svelte, élégante, gracieuse et des formes exquises.

Oui, elle était belle, divinement belle, cette jeune femme aux superbes cheveux blonds, aux grands yeux bleus veloutés, souvent rêveurs, mais constamment illuminés par le rayonnement de la douceur et de la bonté.

Le regard mélancolique, profond parfois, ajoutait quelque chose d'indéfinissable à son adorable sourire. Ce sourire, elle l'avait souvent sur les lèvres, et cependant sur ses traits charmants, reflets d'une pensée mystérieuse, on voyait comme un nuage de tristesse qui ne s'effaçait jamais.

Aussitôt descendue de sa voiture, elle embrassait la mère Agathe qui, respectueusement, lui demandait des nouvelles de sa santé. Ensuite elle prenait familièrement le bras de la religieuse, elles entraient dans la maison, s'asseyaient dans le salon, sur un canapé, et causaient un peu plus ou un peu moins selon ce que la supérieure avait à dire.

Elle parlait des enfants, principalement des nouveaux venus, de ceux qui étaient ou avaient été souffrants, des craintes que ces chers petits faisaient naître, de la satisfaction qu'ils donnaient, des douces joies qu'ils faisaient éprouver par leur gentillesse et leurs petits discours enfantins.

On s'attachait à ces chérubins, on les aimait, on les adorait. Bien qu'il fût encore loin, les sœurs pensaient déjà avec tristesse que le jour de la réparation viendrait. Les plus grands arriveraient à treize ans, âge où ils devraient quitter l'asile hospitalier pour être mis en apprentissage.

Sans doute ils ne seraient pas abandonnés, on les suivrait dans la vie, on veillerait sur eux, on les aiderait, ils seraient toujours les enfants de la maison. Mais, hélas ! n'y en aurait-il pas qui, ayant voulu s'affranchir de toute tutelle, s'égareraient sur les mauvais chemins ?

Si, au sujet des garçons, les appréhensions étaient vives, elles l'étaient plus encore au sujet des jeunes filles pour lesquelles les difficultés de la vie sont plus nombreuses et plus grandes.

Le garçon, après tout, parvient toujours à se tirer d'affaire. Pour la jeune fille, que de dangers souvent cachés sous des fleurs, que d'écueils à éviter, que de luttes à soutenir !

Bien qu'on les eût élevées naturellement, ces jeunes filles, on ne pouvait pas avoir la prétention de les rendre à la vie sociale sans qu'elles fussent accessibles à tous les sentiments naturels et à quelques-unes des passions humaines.

De là les appréhensions, les craintes anticipées de bonnes religieuses.

Pouvaient-elles espérer qu'aucune de leurs filles ne tournerait mal ? N'y en aurait-il pas dans le nombre qui, se reconnaissant indignes, n'oseraient plus revenir à la maison ? Elles seraient des enfants à jamais perdues, celles-là. Hélas ! il y aurait fatalement des victimes, innocentes ou coupables. Plus d'une, entraînée dans la cohue impure, y serait écrasée.

Toutefois, les excellentes religieuses écartaient le plus possible de leurs pensées ces visions sinistres. Leurs chères filles étaient encore si petites ! Elles avaient tout le temps de leur inculper des principes de morale sévères, tout le temps de mettre dans ces jeunes cœurs le germe des grandes vertus, tout le temps de rendre ces fillettes fortes pour la bataille de la vie, tout le temps de les prémunir contre les suggestions du mal, contre les embûches du démon qui avait perdu la première femme.

II

C'EST UN GARÇON

Chaque fois qu'elle venait à la maison maternelle, la jeune femme ne manquait jamais de demander à la mère Agathe si elle avait eu la visite du docteur Abel. Et toujours la religieuse répondait :

—Oui, madame.

M. Chevriot, en effet, venait à l'asile une fois chaque semaine, n'importe quel jour. Il arrivait régulièrement vers trois heures de l'après-midi, il causait quelques instants avec la supérieure, puis restait souvent près d'une heure au milieu des enfants. C'était en quelque sorte une inspection sanitaire, bien qu'il eût une entière confiance dans le médecin des enfants ; il l'avait eu pour élève interne à l'hôpital Saint-Antoine et c'était lui qui l'avait investi des fonctions de médecin de la maison de Boulogne, qu'il remplissait avec zèle et dévouement.

Aussi, quand il demandait si l'on était satisfait de son protégé, les religieuses répondaient en faisant l'éloge du jeune docteur.

Quand la mère Agathe n'avait plus rien à dire à la jeune femme, celle-ci faisait sa visite aux enfants, qu'ils fussent en récréation ou en classe. Tantôt c'étaient les petits garçons qu'elle voyait les premiers, tantôt c'étaient les petites filles.

Les uns comme les autres, dès qu'elle paraissait, accouraient vers elle avec des cris de joie, lui tendant leurs petits bras et leurs joues roses. C'était leur mère à tous ceux qui venaient les voir, et tout jeunes qu'ils étaient, ils comprenaient déjà qu'elle était leur protectrice.

Souriante, heureuse, ravie, elle les embrassait, s'inquiétait de la pâleur de celui-ci, se préoccupait d'une légère égratignure que celui-là avait au visage, à un autre, qui venait de pleurer, elle demandait ce qu'il avait et avec son mouchoir épongeait ses larmes.

Une sœur apportait une caisse, prise dans le coupé, pleine de jouets et de joujoux de toutes sortes, et la distribution commençait ; il y en avait pour tous. Que de battements de petites mains, que de cris et de gambades joyeux, que de gaieté, que de joie, quelle allégresse dans tous les cœurs !

Ensuite la jeune femme, se faisant enfant, jouait, s'amusaient avec eux et causait avec les plus grands.

Telle elle était avec les petits garçons, telle elle était avec les petites filles ; il n'y avait aucune différence dans son affection, et ce qui se passait quand elle était au milieu des garçonnets se répétait exactement avec les fillettes. Mêmes caresses, même intérêt, même sollicitude ; pareille distribution de jouets pris dans une secor de caisse. Seulement les trompettes, les tambours, les paniers, les polichinelles des petits garçons étaient remplacés pour les petites filles par de jolies poupées de diverses grandeurs, suivant les âges, et plus ou moins bien habillées.

Tous ces objets étaient dus à l'industrie parisienne et achetés, à prix réduit, dans les magasins du Bon Marché, du Louvre ou au grand bazar de l'hôtel-de-Ville.

La mère Agathe accompagnait partout la jeune femme, même quand il lui était agréable de faire dans le parc une courte promenade.

Devant elle les autres religieuses avaient une attitude respectueuse et ne lui parlaient que lorsqu'elle en manifestait le désir en les interrogeant.

Toutes, elles savaient que cette jeune femme si bonne, si

gracieuse, si belle, était la fondatrice de l'œuvre et qu'elle possédait une immense fortune. Mais à l'exception de la supérieure, à qui il avait été recommandé d'en garder le secret, aucune autre femme de la maison ne connaissait son nom. On ne savait pas davantage où elle demeurait. Toute fois, mesdames les religieuses étaient convaincues qu'elle appartenait à une grande famille, que, toute jeune, elle avait été frappée par un épouvantable malheur et croyaient deviner que, par suite d'un vœu, elle employait son temps et sa fortune à répandre partout ses bienfaits.

À Boulogne, la mystérieuse jeune femme était appelée la Dame en noir.

La mère Agathe savait que la Dame en noir qui se nommait Marie Clavière, qu'elle s'était mariée et avait eu la grande douleur de perdre son mari quelques temps après son mariage. C'était tout ce qu'on lui avait dit. Elle ne savait pas autre chose du passé de la jeune femme, et, comme ses collaboratrices, elle ignorait où la Dame en noir demeurait.

Se tenant vis-à-vis de Mme Clavière dans une réserve et une discrétion respectueuse, elle aurait cru commettre une profanation en cherchant à découvrir ce qu'on lui cachait, soit en interrogeant la jeune femme, soit en se livrant dans l'ombre à une enquête.

Elle sentait bien qu'il y avait dans le passé de la Dame en noir quelque gros secret ; mais elle savait qu'il y a des choses qu'il faut savoir respecter et que pénétrer de vive force dans la vie privée de quelqu'un est un peu commettre le crime de violation de domicile par effraction.

Elle se disait :

—Comprenant combien je lui suis attachée, voyant combien est vive et sincère mon affection pour elle, un jour elle me fera ses confidences ; alors je trouverai dans mon cœur des paroles consolantes, reconfortantes, et je parviendrai, j'espère, à rendre la paix du ciel à cette pauvre âme troublée, à chasser ce nuage de sombre tristesse qui obscurcit son front et qui ne peut être que l'empreinte d'une immense douleur contenue ou d'une plaie profonde faite à son cœur.

Et la bonne religieuse mêlait le nom de Marie Clavière à toutes ses prières et attendait patiemment le jour où la jeune femme mettrait en elle toute sa confiance.

* * *

Nous avons dit comment la jeune veuve d'André Clavière avait brusquement quitté Paris, ce qui avait été, rue de Chabrol, un sujet d'étonnement pour tout le monde.

Le même jour, Mme Durand, la concierge de la maison où demeurait la jeune veuve, avait également disparu.

Cela avait donné lieu à de nombreux commentaires.

Cependant le propriétaire de la maison avait été prévenu, car une heure avant le départ de Mme Durand, d'autres concierges, le mari et la femme étaient arrivés pour la remplacer.

Nous savons que Mme Durand était une brave femme. Elle n'avait alors que quarante-cinq ans. Elle était très dévouée à Marie et n'ayant eu de son mari, mort prématurément, qu'un enfant, une fille, qu'elle avait perdue à l'âge de seize ans, elle s'était mise, peu à peu, à aimer Marie Sorel comme elle avait aimé sa pauvre défunte. Et quand elle s'oubliait dans sa familiarité jusqu'à mettre un baiser sur le front de la jeune fille elle murmurait tout émue :

—Il me semble que c'est ma pauvre Georgette que le bon Dieu m'a rendue.

Aussi quand Mme Clavière lui annonça qu'elle allait quitter Paris et lui proposa de l'emmener avec elle, elle n'eut pas une minute d'hésitation.

—Vrai, vous voulez bien me prendre avec vous ! s'écria-t-elle ; ah ! vous ne savez pas comme vous me rendez heureuse. Je me suis si bien habituée à vous et je vous aime tant que je crois bien que je serais morte de ne plus vous voir. Je suis prête à vous suivre où vous irez, partout où vous voudrez aller ;

vous savez ce que je sais faire, j'ai été cuisinière dans le temps chez le marquis de Bréard, un sénateur, vous aurez en moi une bonne et fidèle servante,

— Une amie plutôt qu'une servante, répondit Marie.

L'excellente femme prit la main de celle qui devenait ainsi sa maîtresse, et la baisa.

— Depuis que vous êtes madame André Clavière, dit-elle, je n'ai plus osé vous embrasser comme avant ; mais ça me fait du bien au cœur d'avoir senti la peau de votre main contre mes lèvres.

Elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Quand Mme Durand eut installé les nouveaux concierges dans la loge, elle alla chercher un fiacre sur lequel on chargea une grosse malle pleine de ses hardes et de son linge, et elle se fit conduire à la gare de Lyon, où Mme Clavière, partie deux heures avant elle, l'attendait.

Il avait fallu ce temps à la jeune veuve pour faire une visite d'adieu à M. Chevriot d'abord, et ensuite à Me Mabillon, son notaire.

C'était dans le midi de la France, à Cannes, que la jeune femme se rendait, sur le conseil du docteur Abel, qui avait dans cette charmante petite ville un vieil ami, médecin célèbre dans la région, où il exerçait depuis trente cinq ans, et qui se nommait Brevignon. Le docteur Chevriot avait très vivement recommandé la jeune et jolie veuve au docteur Brevignon.

L'illustre médecin de Paris avait écrit à son ami :

— "Je t'aime comme si elle était ma fille et tu feras pour elle comme si elle était réellement de ma famille. C'est une enfant qui m'est chère que je te confie."

Ce fut le docteur Brevignon, sur la demande qui lui en était faite, qui loua pour Mme Clavière une charmante petite maison meublée, au milieu d'un jardin de roses, à moitié cachée dans la verdure des orangers et des oliviers et ayant une vue magnifique sur la Méditerranée.

C'était là, dans cette délicieuse retraite au bord de la mer, dans la tranquillité et l'isolement qui plaisait à son âme recueillie, que la jeune femme allait attendre le jour où elle serait mère.

Le docteur Brevignon se trouva à la gare à l'arrivée du train et tout de suite il conduisit la jeune veuve et sa suivante à la petite maison qu'elles allaient habiter et où, par ses soins, un excellent repas avait été préparé.

Mme Clavière trouva son installation tout à fait de son goût, se montra enchantée et témoigna au docteur sa reconnaissance.

— Vous êtes bon, lui dit-elle en le remerciant, et je suis heureuse d'être placée sous votre protection ; grâce à vous, monsieur le docteur, mon éloignement de M. Chevriot, qui est pour moi un père, me sera moins sensible.

— Vous m'êtes confiée, madame, et j'ai à cœur de bien remplir ma mission. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous faire trouver agréable le séjour de cette ville.

— Vous viendrez me voir souvent ?

— Je suis très occupé, très demandé, veux-je dire, il y a des malades dans tous les pays et partout ils sont exigeants ; toutefois, madame, je trouverai chaque jour le temps de vous faire ma petite visite.

— Oui, n'est-ce pas, monsieur le docteur ; mais à cette condition que ces quelques instants que vous me donnerez ne seront jamais pris sur le temps que vous devez avant tout à ceux qui souffrent et qui attendent de vous la guérison ou tout au moins le soulagement.

— Soyez tranquille, répondit le médecin en souriant, je m'arrangerai de façon à tout concilier.

Quelques mois s'écoulèrent, paisibles.

Il était facile à Mme Clavière de vivre très retirée, ne consultant à Cannes que le docteur Brevignon et désirant y rester inconnue.

On la voyait très rarement sur une promenade publique, et jamais dans ces endroits où le monde élégant se donne rendez-

vous, attiré par une attraction quelconque. Cependant elle se promenait tous les jours, le matin, avant les heures de chaleur brûlante et le soir quand le grand air du large venait rafraîchir l'atmosphère ; la promenade lui était ordonnée par M. Brevignon qui lui répétait sans cesse :

— Il vous faut du mouvement, l'exercice ne peut que vous être salutaire, ne craignez pas de fatiguer un peu vos jambes.

Toujours accompagnée de Me Durand, elle faisait d'assez longues excursions aux environs de la ville, tantôt sur les hauteurs boisées d'où elle pouvait admirer ces sites pittoresques si nombreux dans les pays alpins et des paysages féériques splendiblement éclairés, tantôt au bord de la Méditerranée, offrant avec délice son front aux baisers du vent de mer.

Toujours chercheuse de la solitude, elle aimait à égarer ses pas sur les sentiers déserts. Et quand, au bord de la mer azurée, la splendeur du spectacle qu'elle avait sous les yeux l'invitait à s'asseoir sur la plage, c'était toujours un endroit isolé, à l'ombre d'un rocher.

Là, profondément recueillie et doucement bercée par le murmure des flots, elle se laissait aller à la rêverie. Alors, pendant quelques instants, il lui semblait qu'elle n'appartenait plus au monde terrestre ; sa pensée s'élevait vers les profondeurs du ciel à la recherche de l'âme envolée qui, maintenant, manquait à la sienne.

Et quand elle revenait brusquement à la réalité des choses de la vie, les yeux fixés sur l'immense horizon, songeant à son enfant, elle interrogeait l'avenir avec anxiété et cherchait à pénétrer les ténèbres qui lui voilaient d'autres horizons.

Ah ! cet enfant à qui elle allait bientôt la consoler dans sa solitude, il était déjà l'objet de ses préoccupations constantes, de ses vives inquiétudes.

Malgré le grand soin qu'elle mettait à s'isoler et à ne pas rencontrer d'autres promeneurs, sa jeunesse et son incomparable beauté avaient attiré l'attention. Pendant un mois, dans les salons de la ville et les réunions mondaines on s'occupa beaucoup d'elle. On se demandait quelle pouvait être cette jeune femme, inconnue à Cannes, qui semblait s'envelopper de mystère.

Mais si Cannes n'est pas une grande ville, c'est un endroit de villégiature où viennent chaque année de nombreux étrangers, et la curiosité n'y est pas persistante, tracassière et méchante comme dans la plupart des nos petites villes provinciales. S'il y avait réellement un mystère dans la vie de cette femme inconnue, nul ne chercha à le découvrir.

Du reste, on sut bientôt que la belle mystérieuse était une jeune veuve à qui le séjour de Cannes avait été recommandé par son médecin ; on apprit en même temps qu'elle n'était pas absolument inconnue à Cannes, puisqu'elle était reçue dans une grande intimité chez le docteur Brevignon.

Or, du moment que la jeune veuve était l'amie du vieux médecin et de sa femme, qui étaient estimés de tous, on n'avait plus rien à dire sur son compte, cela coupait court aux suppositions, aux racontars. L'amitié de M. et de Mme Brevignon protégeait la jeune femme et suffisait à la défendre contre toute attaque.

Le docteur avait présenté Mme Clavière à sa femme, et celle-ci s'était tout de suite sentie attirée vers l'intéressante jeune femme par un irrésistible courant de sympathie.

Marie était reçue très affectueusement par Mme Brevignon, et la vieille dame, qui aurait voulu la voir plus souvent, se plaignait doucement de la rareté de ses visites.

Tous les quinze jours, le dimanche, la jeune femme dînait et passait la soirée chez le docteur ; c'était une petite fête tout à fait intime, rendu attrayante par le charme de la causerie.

A onze heures, quand Mme Durand ne venait pas chercher sa maîtresse, ce qui avait été convenu, M. Brevignon reconduisait sa jeune amie jusqu'à sa porte.

De temps à autre, à son tour, Mme Clavière offrait à dîner à M. et à Mme Brevignon. C'était l'occasion pour Mme Durand de se souvenir qu'elle avait été la cuisinière d'un sénateur te

de mettre en pratique ses talents culinaires qui étaient réels, bien qu'elle n'eût plus la même habileté qu'autrefois.

Le docteur, qui aimait la table et avait la réputation d'un fin gourmet, savait apprécier les mets excellents qui étaient servis et ne marchandait pas ses compliments à la cuisinière.

Chez lui la table était bonne, mais c'était moins délicat, moins distingué que chez Mme Clavière ; les sauces n'étaient pas préparées avec un art aussi parfait, les viandes étaient moins succulentes, les mets n'avaient pas cette saveur exquise

Et il ajoutait :

— Dans le midi, on ne saura jamais faire une cuisine pa-
reille.

Bien qu'elle fût modeste et sans vanité, Mme Durand avait son petit amour propre comme toutes les femmes ; les compliments du docteur la flattait agréablement et des bouffées d'orgueil lui montait à la tête. Elle était si heureuse de montrer à sa maîtresse qu'elle était encore bonne à quelque chose.

Chaque semaine, Mme Clavière recevait plusieurs lettres de Paris, auxquelles elle répondait immédiatement. C'était le docteur Abel, Me Mabillon et Philippe Beaugrand qui lui écrivaient.

Avant de quitter Paris elle avait parlé à M. Chevriot et à son notaire d'un projet qu'elle avait conçu et qu'elle désirait voir mis à exécution aussi promptement que possible.

Il s'agissait de créer une maison-asile où seraient recueillis et élevés un certain nombre d'enfants abandonnés ou orphelins de père et de mère.

Non seulement le notaire et le vieux médecin l'approuvèrent, mais ils lui promirent de l'aider dans l'exécution.

A la suite de cette approbation, il y eut plusieurs réunions auxquelles assistèrent Philippe Beaugrand et un architecte appelé par Me Mabillon.

Il y eut de sérieuses discussions ; on examina dans quelles conditions la maison devait être construite. On décida que l'asile projeté serait placé hors Paris, dans une des localités voisines de la ville, où, sans trop de difficultés, on pourrait faire l'acquisition d'un vaste terrain, Mme Clavière voulant des cours spacieuses et surtout un grand jardin.

Suffisamment renseigné, comprenant ce qu'on attendait de lui, et avant même l'achat du terrain, l'architecte prépara ses plans, qui furent approuvés après quelques légères modifications.

Mme Clavière était à peine installée à Cannes lorsqu'elle reçut une lettre de M. Beugrand lui annonçant qu'il avait trouvé, à Boulogne sur Seine, l'emplacement de l'asile, et que déjà maître Mabillon s'occupait de l'acquisition du terrain.

Ce fut ainsi qu'on la tint au courant de tout ce qui se faisait.

De loin, elle put suivre jour par jour, pour ainsi dire, le travail des ouvriers.

Le jour même où son enfant venait au monde, on lui apprenait que tous les travaux étaient terminés à Boulogne et que les cours de Saint-Vincent de Paul allaient prendre possession de la Maison maternelle.

C'était elle qui avait désiré que l'asile des enfants abandonnés fût confié à des religieuses de l'ordre de Saint-Vincent de Paul

C'était elle également qui avait donné à l'établissement hospitalier le nom de Maison maternelle

Lorsqu'on lui annonça que son enfant était un garçon, le regard de la mère s'illumina, les pommettes de ses joues pâles se colorèrent légèrement et toute sa physionomie exprima une satisfaction indicible.

Elle joignit les mains et les yeux levés vers le ciel, elle resta pendant un long instant comme en extase. Prière muette adressée à Dieu.

D'abord elle le regarda avec une sorte d'avidité, puis un sourire mystérieux effleura ses lèvres.

Alors elle couvrit de baisers le front et les joues de l'enfant. Et tout en l'embrassant elle disait tout bas :

— Va, cher petit, tu sauras un jour tout ce qu'il y aura pour toi d'amour maternel dans mon cœur. Tu t'appelleras André, comme l'a voulu celui qui n'est plus et dont je te ferai vendre la mémoire.

III

LA VILLA DE VAUCRESSON

Huit mois après la naissance de son fils, Mme Clavière quitta la ville de Cannes. Son séjour au bord de la Méditerranée avait été de plus d'une année.

M. et Mme Brevignon l'accompagnèrent à la gare. Les deux vieillards aimaient la mère, adoraient l'enfant, l'un et l'autre allaient leur manquer, et ils pleuraient en souhaitant à la jeune femme un bon voyage.

Et ils ne se lassaient point d'embrasser la mère, d'embrasser l'enfant.

— Vous nous écrirez souvent pour nous donner de vos nouvelles et de celles du petit, disait Mme Brevignon ; oh ! ne nous oubliez pas, pensez à nous.

— Oui, ajoutait le docteur, pensez à nous et n'oubliez pas que vous avez à Cannes de bons amis.

Le train se mit en marche. Il était déjà loin que Marie, penchée à la portière de son coupé, agitait encore son mouchoir en signe d'adieu.

Quand les quais de la gare ne furent plus en vue, la jeune femme essuya ses yeux mouillés de larmes.

— Je viens de quitter un asile de paix, murmura-t-elle, on est-ce un autre que mes amis m'ont choisi ?

L'enfant, sur les genoux de Mme Durand, souriait à sa mère, en lui tendant ses petits bras.

Elle le prit, mit sur ses joues deux gros baisers, puis, le tenant debout sur ses petites jambes, elle le contempla longuement, avec ce sentiment d'orgueil qu'ont toutes les mères.

— Il est à moi, cet enfant, c'est mon fils ! se disait-elle ; comme il est beau !

Marie pouvait admirer son fils, car c'était bien le plus bel enfant qu'on pût voir.

Sous l'influence de ce doux et bienfaisant climat que les médecins recommandent aux personnes affaiblies, les forces du petit André s'étaient rapidement développées ; il avait poussé comme un champignon, il était plein de santé et d'une vigueur extraordinaire pour son âge. Déjà, ayant un appui quelconque, il se tenait debout, droit comme un petit homme, tournait autour d'un meuble et marchait, soutenu sous les bras, ce qui indiquait qu'il ne tarderait pas à faire seul ses premiers pas.

Il gazouillait comme un jeune chardonneret, prononçait correctement quelques mots et savait déjà se faire comprendre.

Le jour où, pour la première fois, il avait dit "maman" la jeune mère avait senti dans son cœur une joie infinie.

Un autre jour, — il répétait sans doute ce qu'il avait entendu de la bouche d'un autre enfant, — il s'écria tout à coup : "papa, papa." La mère devint très pâle, resta un instant stupéfaite, puis éclata en sanglots.

C'était la première douleur que l'enfant lui causait, c'étaient les premières larmes qu'il lui faisait verser.

Me Mabillon attendait Mme Clavière à l'arrivée à Paris de l'express de Marseille. Les bagages des voyageuses furent laissés à la consigne ; ils devaient être transportés le lendemain, en messagerie, à l'adresse que l'on donna écrite au sous chef de gare de service.

Le notaire conduisit les voyageuses chez lui où, comme cela avait été convenu, elles devaient passer la nuit.

Ce n'était pas sans émotion que Marie se retrouvait à Paris ; mais ce n'était pas de la joie qu'elle éprouvait. Hélas ! elle n'avait rien oublié, Paris n'avait pas été bon pour elle, il lui rappelait toutes ses douleurs, toutes ses souffrances. Et au lieu d'être joyeuse, comme l'aurait voulu Me Mabillon, elle était triste.

Paris lui avait été fatal, elle n'aimait pas Paris.

Quand, quelques mois auparavant, on lui avait demandé

dans quel quartier de la ville il lui plairait de demeurer à son retour de Cannes, elle avait nettement répondu que pour rien au monde elle ne voudrait habiter à Paris.

Elle ajoutait :

— Je me plais à Cannes parce que j'y vis dans une tranquillité parfaite ; la solitude m'est chère, autant que possible je tiens à m'isoler, à ne pas être connue.

Je connais peu les environs de Paris ; mais j'ai vu à Saint-Cloud, Rueil, Bougival, la Jonchère ; il me semble que je me plairais dans une des petites communes situées entre Saint-Cloud et Versailles et pas trop éloignée de Boulogne afin que je n'aie pas à faire un trop long chemin lorsque je voudrai rendre visite à nos enfants.

— Gardez vous surtout de m'acheter quelque chose qui ressemble à un château ; c'est une toute petite maison que je désire avec un jardin où je pourrai avoir des fleurs et de l'oubrage.

— Vous connaissez mes intentions : je tiens à ne pas attirer l'attention sur moi, on ne doit pas savoir que je suis riche, mon fils lui-même, aussi longtemps que je pourrai le lui cacher, ignorera qu'il possèdera un jour une grande fortune. Je vivrai simplement, modestement, comme si je n'avais que quelques milliers de francs de revenu.

— Je ne veux pas que mon fils puisse jamais compter sur sa fortune, cela nuirait à l'éducation que je veux lui donner. Je mettrai tous mes soins, toute ma tendresse à faire naître dans son cœur les nobles sentiments de celui qui m'a donné son nom.

— Je ne sais pas ce qu'il sera un jour ; mais si, comme je l'espère, il devient un homme véritablement digne de ce nom, un homme utile et grand par le cœur, il le devra surtout à lui-même. Il se nomme André Clavière, celui qui n'est plus doit revivre en lui."

Cette lettre de la jeune veuve fut communiquée au docteur Chevriot et à M. Beaugrand.

— Elle a raison, dit le docteur.

Immédiatement Philippe Beaugrand se mit à la recherche d'une petite propriété à vendre, répondant aux désirs de Mme Clavière.

Au bout de quelques jours il la trouva à Vaucresson, tout près de l'avenue du Butard.

La maison qui recevait les premiers rayons du soleil levant, était bâtie au flanc de ce riant et verdoyant coteau qui regarde la vallée de Ville-d'Avray, de Villeneuve-l'Étang, de Marnes-la-Coquette, les bois de Fausses-Reposes, et sur le front duquel le bois Toutain pose une magnifique couronne de verdure.

La propriété d'une contenance de près de huit mille mètres était entourée de murs. Elle avait deux entrées. L'entrée principale se trouvait sur une rue nouvellement ouverte et qu'on appelait alors la rue Neuve ; l'autre route était au fond du jardin ; elle donnait sur un chemin rural qui, longeant le Clos Toutain, conduisait presque en ligne droite, en montant, aux avenues de Théry, du Butard et de Villeneuve-l'Étang. Alors on se trouvait au milieu des bois qui couvrent ces hauteurs depuis Sèvres et Saint-Cloud jusqu'à Versailles.

La propriété fut achetée trente mille francs.

Philippe Beaugrand, dont la complaisance et le dévouement pouvaient être mis constamment à l'épreuve, et qui trouvait tout facile quand il s'agissait de Mme Clavière, se chargea encore de faire meubler la villa. A cet effet, il s'adressa à la première maison d'ébéniste du faubourg Saint-Antoine.

Philippe avait beaucoup de goût, il choisit lui-même les meubles destinés à la salle à manger, aux salons et aux chambres à coucher, en se disant : Voilà ce qui plaira à Mme Clavière.

Et quand un des meilleurs tapissiers de Paris eut recouvert les canapés, les fauteuils, les chaises, décoré les appartements, posé les tentures, les portières, les rideaux, les tapis, M. Beaugrand se dit avec satisfaction que la maison était digne maintenant de celle qui allait venir y demeurer.

— C'est très bien, c'est parfait, avaient dit M. Chevriot et Mme Mabillon le jour où, tout étant terminé, ils étaient venus visiter la maison.

Philippe s'était surtout inspiré des intentions de la jeune veuve, qui répétait toujours : Pas de luxe, pas de luxe !

Rien n'était luxueux, mais tout était beau et riche. La chambre de la jeune femme était une merveille. On voyait au premier coup d'œil que la main d'un artiste avait passé là. C'était jeune, élégant, coquet, charmant, et bien le cadre qui convenait à la beauté si rayonnante et si pure de Mme Clavière.

La chambre était grande, et pour répondre au désir exprimé par la jeune mère, on y avait placé le petit lit de l'enfant.

Le mobilier, dans le grand et le petit salon, dans la salle à manger et les autres pièces, avait été complété par de magnifiques bronzes d'art, des statuettes de marbre, de bronze, des tableaux de grands maîtres, des vases de Sèvres, de Chine et du Japon. Ces divers objets avaient coûté, à eux seuls, beaucoup plus que la propriété et l'ameublement de la villa.

C'était du luxe, cela, du grand luxe même ; mais les amis de Mme Clavière avaient agi de complicité et ils espéraient bien se faire pardonner de ne s'être pas absolument conformés aux ordres qu'ils avaient reçus.

Revenons maintenant à Mme Clavière que nous avons laissée chez M. Mabillon, où elle passa la nuit.

Le matin, à neuf heures, la jeune femme, le notaire et Mme Durand, portant le petit André dans ses bras, montèrent dans une voiture de remise à quatre places, attelée de deux forts chevaux, qui allait les conduire à Vaucresson.

Mme Clavière avait manifesté le désir de ne pas traverser Paris sans faire une visite au docteur Chevriot ; mais, avec un sourire énigmatique sur les lèvres, le notaire lui avait répondu que passer rue du Helder serait une perte de temps inutile, attendu qu'elle ne trouverait pas le docteur chez lui.

Le landeau gagna rapidement les quais, sortit de Paris par la porte du Point du Jour et s'engagea sur la route de Sèvres ; mais bientôt, laissant Billancourt à gauche, il tourna brusquement à droite et alla s'arrêter devant l'établissement hospitalier fondé par Mme Clavière.

La jeune femme laissa échapper une exclamation de surprise en lisant sur le fronton du bâtiment central : Maison maternelle.

M. Mabillon lui dit :

Comme il nous fallait passer par Boulogne et que nous n'avions qu'un petit détour à faire, j'ai pensé qu'il vous serait agréable de jeter un coup d'œil sur la maison de vos petits protégés.

— Cher monsieur Mabillon, répondit-elle, vous me voyez tout émue... Ah ! je vous remercie mille fois d'avoir eu cette bonne pensée. Tout cela est du plus charmant aspect et me paraît grandiose.

— Voulez-vous entrer ?

— Non, non, répondit-elle vivement, aujourd'hui je ne peux pas.

— Je comprends, fit le notaire, regardant le petit André.

— Mais, continua-t-elle, dans deux ou trois jours, je ferai ma première visite à ces dames et aux enfants.

— Depuis plusieurs mois vous êtes attendue.

— La supérieure a-t-elle été avisée de mon retour ?

— Pas encore. Demain elle sera prévenu.

Sur l'ordre du notaire, la voiture rejoignit la route de Saint-Cloud et à onze heures et quelques minutes on était à Vaucresson.

— Nous sommes arrivés, dit le notaire, nous entrons dans votre jardin et voilà votre maison.

Le landeau venait, en effet, de pénétrer dans la propriété par la grille que le jardinier avait ouverte.

Le docteur Chevriot, Philippe Beaugrand et Charles Balley étaient là depuis une demi-heure, attendant la jeune femme.

— Ah ! mes amis, mes bons amis ! s'écria-t-elle prête à suffoquer et en leur tendant ses mains.

—S'adressant au notaire, elle ajouta :

— Vos airs mystérieux ne m'ont point échappé, cher monsieur Mabillon, et je pensais bien qu'une autre agréable surprise m'attendait ici. Rien ne pouvait me rendre plus heureuse que de vous voir tous réunis, mes chers protecteurs.

— Nous ne pouvions moins faire que d'être ici pour vous souhaiter la bienvenue, répondit M. Chevriot.

Philippe Beaugrand enleva le petit André des bras de Mme Durand et on l'embrassa, Dieu sait.

— Oui, vraiment, dit le vieux docteur, en prenant à son tour le bébé, voilà un enfant superbe, et certainement, madame Clavière, vous en ferez un homme. Mais, continua-t-il avec un doux sourire, je n'aurai pas, comme ces messieurs, le bonheur de le voir marcher d'un pas ferme dans la vie ; quand il sera un homme, je ne serai plus, moi, qu'un peu de poussière.

— Oh ! ne dites pas cela, mon beau docteur ; vous jouissez toujours d'une excellente santé ; vous avez encore de longues années à vivre et nous espérons bien que vous serez là pour aider mon fils de vos conseils.

Le docteur secoua la tête.

— J'ai soixante douze ans, dit-il, à mon âge on sent que le poids des années pèse lourdement sur les épaules ; on ne voit plus loin devant soi, car on arrive au bout de sa carrière ; ce n'est plus par dizaines, mais une à une que l'on compte les années qu'on a encore à vivre. Les uns, comme cet enfant, entrent dans la vie, les autres en sortent ; c'est dans l'ordre invariable des choses. Après tout, quand on a achevé sa tâche sur la terre, on peut mourir.

Mais, en vérité, nous ne sommes pas ici pour nous laisser aller à des dissertations philosophiques plus ou moins lugubres. Veuillez prendre mon bras, chère madame, et suivons M. Beaugrand qui va nous faire visiter votre maison.

À l'exception de la porte de la salle à manger, Philippe ouvrit successivement toutes les portes devant la jeune femme. Elle ne cessait pas d'admirer et en entrant dans chaque pièce elle s'écriait :

— C'est trop beau, c'est trop beau !

— Mais je ne trouve pas cela, moi, disait le notaire.

— C'est convenable voilà tout, ajoutait le docteur Chevriot.

— Messieurs, reprenait-elle, prenez garde de me rendre orgueilleuse et vaniteuse.

— Si madame Clavière a des reproches à adresser, dit M. Beaugrand, c'est moi qui suis le coupable.

Marie lui prit la main et avec son plus charmant sourire, elle lui répondit simplement :

— Merci, mon ami.

Dans la chambre de la jeune femme, pendant qu'elle examinait tout silencieusement, le major s'écia étourdiment :

— Un mari ne pourrait pas faire mieux pour sa jeune et belle épouse adorée.

Philippe devint subitement très rouge, et, sous le regard de Mme Clavière, il se troubla. Mais la jeune veuve, préoccupée ne remarqua rien.

— Oh ! oh ! je m'en doutais, se dit M. Mabillon, je comprends maintenant pourquoi M. Philippe Beaugrand a refusé une jeune fille qu'on lui offrait avec une dot de deux cent mille francs.

On terminait l'intéressante visite, lorsque midi sonna à toutes les pendules.

Mme Clavière prit à part M. Chevriot et lui dit :

— Mon bon docteur, me voici chez moi, dans ma maison ; bien que tout ce qui m'entoure soit beaucoup plus riche que je ne l'aurais désiré, je me plairai ici, car j'y vais trouver la solitude dont j'ai besoin. Maintenant, je dois vous l'avouer, je me trouve fort embarrassée : voici l'heure du déjeuner et je me demande comment je vais pouvoir faire à mes amis les honneurs de ma maison. Vais-je donc vous laisser retourner à Paris, sans vous être assis à ma table, ou vous prier d'aller déjeuner dans un restaurant ?

Le docteur répondit en souriant :

— Rassurez-vous : il a été convenu que pour fêter votre re-

tour nous déjeunerions tous ici, et M. Philippe Beaugrand s'est chargé de vous mettre en mesure de nous recevoir. D'abord, grâce à lui, votre cave est bien garnie ; ensuite il a commandé, chez Potel et Chabot, le déjeuner que vous allez nous offrir.

M. Beaugrand est un ami précieux.

— Pour vous il se jetterait dans un brasier.

— Il avait une vive affection pour son ami André.

— Il l'a reportée sur vous et votre fils.

— Je ne serai pas ingrate envers lui.

On était revenu dans le grand salon. Mais on n'eut pas le temps de s'asseoir.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et un maître d'hôtel, en habit noir et en cravate blanche, s'avança de quelques pas, on disait :

— Madame est servie.

IV

SOLITUDE

Dans la première quinzaine qui suivit son installation à Vaucresson Mme Clavière alla plusieurs fois à Paris. Elle avait à rendre visite à ses amis, à les remercier de tout ce qu'ils avaient fait pour elle.

Marie n'avait pas oublié Charlotte Pinguet et son mari, qui étaient aussi pour elle des amis sûrs et dévoués qu'elle s'était attachés par la reconnaissance. La petite maison de commerce, bien achalandée, était en pleine prospérité et, déjà, Charlotte avait dû s'adjoindre une demoiselle de magasin. Constamment, dans la bonne saison, comme dans la mauvaise, quatre ouvrières modistes travaillaient dans une pièce du premier étage dont Mme Pinguet avait fait un atelier.

La clientèle de la modiste, qui avait commencé si modestement, devenait de plus en plus importante ; Charlotte fournissait maintenant des chapeaux à des jeunes femmes du monde qui, ne regardant pas au prix de la marchandise, cherchent avant tout l'élégance, l'art et le bon goût dans la parure.

Pinguet et sa femme étaient sur le chemin de la fortune, et à moins de revers imprévus, qui ne paraissaient guère possibles, ils pouvaient dire avec assurance qu' dans dix ou quinze ans ils auraient acquis une assez jolie aisance.

Et c'était à l'ami de Charlotte, à Marie Sorel qu'ils devaient tout ; grâce à elle leur rêve avait été réalisé ; ils n'avaient plus rien à désirer, à envier, ils étaient heureux.

Aussi, en tout et pour tout, la jeune veuve pouvait compter sur le mari et sur la femme.

— Je me ferais tuer pour elle, disait Pinguet.

Quand Mme Clavière eut fait toutes ses visites, elle ne sortit de chez elle que pour aller une fois chaque semaine, passer l'après-midi à Boulogne, au milieu des enfants de la Maison maternelle.

Une voisine venait la prendre à l'heure qu'elle avait indiquée, la conduisait à Boulogne et la ramenait chez elle.

Cette voiture lui était fournie par un loueur de Saint-Cloud. Au bout de quelque temps, ayant eu à se plaindre du cocher qu'on lui donnait, lequel était curieux et bavard et avait en plus, comme la plupart de ses confrères, le défaut de trop boire, elle demanda au loueur à fournir son cocher elle-même.

Ce fut au mari de son amie Charlotte qu'elle s'adressa pour lui trouver l'homme de confiance qu'elle désirait avoir.

Dès le lendemain, répondant à la lettre de la jeune femme, Charles Pinguet vint à Vaucresson.

— Le cocher que vous me priez de vous chercher, dit-il à Mme Clavière, est difficile à trouver ; mais pourquoi ne me prendriez-vous pas, moi ? Je sais soigner un cheval et conduire une voiture ; je n'ai pas besoin d'ajouter que vous auriez en moi un cocher fidèle et dévoué.

— Vous, mon ami, s'écria-t-elle, mais c'est impossible, vous avez vos occupations !

— Oh ! elles ne sont pas si grandes que je ne puisse vous consacrer une journée et même deux par semaine.

— Est ce que votre femme accepterait ?

— Certainement, puisque c'est elle qui, la première, a eu cette idée.

La jeune femme fit encore quelques objections, mais Pinguet avait aussi ses arguments. Il lui fallait un cocher on qui elle pût avoir une entière confiance ; où trouverait-elle un homme plus sûr et plus dévoué que lui ? Elle savait bien qu'elle pouvait compter sur son absolue discrétion. Et puis, il serait si heureux de la servir et de lui donner ainsi la preuve de sa profonde reconnaissance.

Elle finit par se laisser convaincre, et c'est ainsi que Charles Pinguet entra au service de Mme de Clavière en qualité de cocher.

La jeune femme était presque toujours seule, et c'était un sujet d'étonnement pour les habitants de Vaucresson qui la voyaient à l'église, le dimanche, ou la rencontraient dans la rue. Ils n'avaient pas été sans admirer sa grâce, sa beauté merveilleuse, et ils s'étonnaient qu'une aussi charmante personne, qui paraissait appelée à briller au premier rang parmi les femmes élégantes, se fût condamnée à une sorte de réclusion.

Par exemple, on ne pouvait pas dire qu'elle était fière ; elle répondait aux saluts de tout le monde, à ceux des plus pauvres avec une gracieuseté et une bienveillance marquée qui n'échappait à personne.

Plus d'une fois dans la rue, on l'avait vue s'arrêter, se baisser et embrasser des enfants d'ouvriers.

On savait qu'elle donnait au maire pour le bureau de bienfaisance et au curé pour ses œuvres de charité. Malgré cela, elle ne dédaignait pas d'entrer dans la demeure du pauvre quand elle avait un soulagement à y apporter et qu'elle pouvait faire entendre des paroles consolantes.

Elle faisait le bien simplement, sans ostentation, avec une discrétion et un sentiment de délicatesse qui donnait au bien fait une valeur inappréciable.

On la trouvait d'autant plus généreuse et charitable, qu'on croyait qu'elle n'avait qu'une modeste fortune.

Elle n'était pas venue demeurer à Vaucresson, commune de peu d'importance, avec la pensée qu'elle y pourrait vivre complètement inconnue. D'ailleurs en dehors des choses qu'elle tenait à laisser ignorer elle n'avait rien à cacher. Elle-même avait dit qu'elle se nommait Mme Clavière, qu'elle était veuve et avait un enfant. Toutefois on était convaincu qu'il y avait quelque chose de douloureux dans le passé de cette belle jeune femme ou, sans doute, s'était retirée du monde à la suite d'un violent chagrin.

Elle se disait veuve, l'était-elle réellement ? Or, bien encore avait-elle été mariée ?

On faisait ces réflexions. Mais la vie exemplaire de Mme Clavière n'offrait pas prise à la médisance en ne permettant guère de soupçonner le mal.

C'était tout près de Vaucresson qu'André Clavière avait été mortellement blessé par Raoul de Lémiane ; et cependant, chose singulière, le nom de Clavière ne rappela à personne le drame de Saint Cucufa. Tant il est vrai que tout s'oublie vite et que certains événements ne restent dans la mémoire que de ceux qui ont intérêt à se souvenir.

Il est vrai qu'André Clavière était un inconnu, un homme obscur ; or, pour attirer l'attention du monde, il faut qu'un homme ait fait parler de lui, qu'il soit un personnage et ait joué n'importe quel grand rôle dans la vie.

Mme Clavière aurait pu facilement, en répondant aux avances qu'on lui faisait, se créer un petit cercle d'amies parmi les jeunes femmes et les jeunes filles de la bourgeoisie de Vaucresson ; mais elle savait que les amitiés, si vraies qu'elles fussent ont des exigences ; elle aimait trop la solitude pour enchaîner, même légèrement, sa liberté d'action et ne pas garder complètement son indépendance. Elle ne faisait pas de visites à ces dames et ne se trouvait pas obligée de les recevoir chez elle.

On disait d'elle à Vaucresson comme on avait dit à Cannes : — C'est une sauvage.

Elle laissait dire.

Elle n'avait pas à se plaindre de son isolement, puisque c'était elle qui le cherchait, qui le voulait.

Nature rêveuse, elle trouvait un charme infini à se livrer tout à son aise à la rêverie et au doux recueillement de l'âme. Elle vivait avec ses pensées. Et puis elle était si bien seule, toute seule avec son petit André, sous l'ombrage de ses grands arbres.

Elle n'avait aucune de ces distractions que recherchent si avidement les jeunes femmes d'aujourd'hui, et cependant elle ne s'ennuyait jamais. Ah ! s'ennuyer !... Comment aurait-elle pu s'apercevoir de la monotonie de son existence, éprouver un instant de lassitude quand elle se donnait tout entière aux soins maternels que réclamait son enfant ?

Mais il était tout pour elle, son enfant ; il lui semblait que sans lui elle ne pourrait plus vivre ; s'il lui arrivait de penser, — toutes les mères ont de ces terreurs, — que la mort pouvait le lui prendre, elle frissonnait d'épouvante. Elle l'adorait son cher petit ! Il était sa joie, son orgueil, son avenir, sa vie ! Tous ses rêves maintenant étaient pour lui et en lui !

Mon Dieu, mais si elle ne l'avait plus, tout lui manquerait ; il n'y aurait plus rien, ce serait le néant !

Si elle n'avait pas ces distractions mondaines des femmes frivoles, des femmes fanfarluches amoureuses de plaisir auxquelles nous faisons tout à l'heure allusion, elle en avait d'autres non moins agréables et plus saines : mettons en première ligne ses devoirs envers son enfant, qu'elle accomplissait avec une admirable sollicitude maternelle, et ses visites hebdomadaires à ses autres enfants de la maison de Boulogne ; ensuite née ménagère, elle s'occupait beaucoup de sa maison. Elle ne confiait qu'à elle le soin de sa lingerie, elle faisait les petits vêtements de son fils et confectionnait elle-même ses toilettes qui, comme nous l'avons dit, étaient fort simples.

Elle avait été couturière, elle aimait coudre ; une bonne partie des habillements des enfants de la maison maternelle sortaient de ses mains. Elle ne le disait pas et laissait croire aux religieuses que ces petites confections étaient achetées dans nos grands magasins de nouveautés.

Elle faisait aussi de la tapisserie, de la broderie et de très jolis ouvrages au crochet et au tricot.

Mais comme elle ne pouvait pas avoir constamment l'aiguille ou le crochet à la main, elle consacrait certains moments de la journée à la lecture. C'était en même temps un délassement et un autre genre de travail. N'ayant pas reçu beaucoup d'instruction, elle sentait la nécessité d'acquérir une bonne partie au moins des connaissances qui lui manquaient.

Aussi ne lisait-elle que des livres sérieux, lesquels lui étaient indiqués par le docteur Chevriot. Elle lisait avec attention s'assimilant les pensées des auteurs, se rendant compte de tout, gravant dans sa mémoire les événements, les faits. Pour elle, lire c'était étudier. Toutes ses lectures lui étaient profitables.

Elle apprenait l'histoire, la géographie, un peu les sciences naturelles et physiques, et acquérait certaines connaissances en botanique, en horticulture, en psychologie, en philosophie.

Et, naïvement, elle s'étonnait qu'on pût s'instruire seul, sans maître, par la lecture.

Cependant elle n'était pas complètement abandonnée ; de temps à autre elle recevait la visite de M. Mabillon et de M. Chevriot, qui venaient sans l'avoir prévue, lui demander, sans façons, à déjeuner ou à dîner.

Philippe Beaugrand était revenu une fois à Vaucresson, depuis, il n'avait plus reparu. Marie ne comprenait rien à cela ; elle en était surprise, en éprouvait de la peine et se demandait en quoi elle avait pu mécontenter le jeune homme ; car il fallait bien qu'elle lui eût fait quelque chose pour qu'il s'éloignât d'elle ainsi, comme par parti pris.

Mais vainement elle cherchait la cause de la singulière conduite du jeune ingénieur à son égard. Lui était-elle donc devenue indifférente à ce point qu'il ne voulût plus s'occuper d'elle, ne plus penser à elle et à son enfant ?

Quand elle interrogeait à ce sujet le notaire ou le vieux médecin, ils lui répondaient qu'elle avait tort de mettre en doute l'amitié de M. Beaugrand. S'il n'avait plus les mêmes loisirs, sa position étant changée; il occupait maintenant un poste important au ministère des travaux publics auprès du ministre.

—Oh! s'il le voulait bien, disait elle, il saurait trouver le temps de venir à Vaucresson.

M. Chevriot et le notaire savaient à quoi s'en tenir, mais ils se gardaient bien d'en faire connaître la vérité à la jeune femme.

Quant à M. Charles Balley, il n'était plus à Versailles; il avait suivi son régiment qui, changeant de garnison, était allé à Niort.

Une fois par mois, le dimanche, Mme Clavière avait aussi la visite de son amie Charlotte.

Les deux jeunes femmes passaient de bonnes heures ensemble. Elles avaient toujours beaucoup à se dire. Charlotte racontait à Marie, autant qu'elle le pouvait, la chronique parisienne, qui ne chôme jamais, car, à Paris, il y a toujours du nouveau, dans le mal comme dans le bien.

Elles parlaient du défunt, de Longereau, des parents et amis d'autrefois.

Avec Charlotte, qui connaissait son passé, tous ses secrets, Mme Clavière était expansive: elle lui faisait part de ses projets pour l'avenir projets qui, tous, se rapportaient à son fils.

Oh! son fils! Tout ce qu'elle rêvait était pour lui. Tout pour lui, rien pour elle; n'était ce pas assez du bonheur de le posséder?

—Vois-tu, Charlotte, disait-elle, je voudrais pouvoir ne faire qu'un avec lui, afin d'être avec lui partout, même sur le banc de l'école quand il aura l'âge de s'y asseoir. Pauvre ignorante que je suis, je ne peux pas me charger de son instruction, car je veux qu'il soit instruit, très instruit, forcément il sera séparé de moi pendant des années; c'est si long les études qu'on fait faire aux jeunes gens afin qu'ils puissent s'élever au-dessus du niveau ordinaire!

Sans doute je le verrai souvent et je le reprendrai et l'aurai tout à moi pendant les vacances, mais je souffrirai de notre séparation. N'importe le sacrifice est nécessaire, je le ferai.

Avant qu'il ne me quitte, j'aurai eu le temps de m'occuper de son éducation; si je ne l'achève pas, je l'aurai au moins commencée. Oh! il faut que son cœur soit fait de ma tendresse, de tout l'amour que j'ai pour lui. En lui parlant sans cesse de son père, je ferai naître dans son âme les grandes qualités d'André Clavière.

Il faut, tu entends, Charlotte, il faut qu'il ressemble à celui qu'a tué l'épée d'un misérable; il faut qu'il soit bon comme lui! Tiens, je voudrais qu'il lui ressemblât si bien en tout, qu'il eût son visage, son regard et son sourire.

Il n'était jamais fait allusion à ce passé douloureux, qui avait fait au cœur de Marie une plaie inguérissable.

Où était le comte de Rosamont? Elle l'ignorait. Elle savait qu'il était marié, c'était tout. D'ailleurs, que lui importait cet homme qui n'était plus rien pour elle et dont elle aurait voulu perdre le souvenir?

Elle avait quitté Paris et y était revenue sans seulement songer à s'informer de Joseph Gallot. Oh! elle ne pensait guère à celui-là. Paresseux, joueur, libertin, ivrogne, il était tombé sans doute dans toutes les abjections du vice. Elle l'aurait su dans la plus profonde misère qu'elle n'aurait rien fait pour l'en tirer.

Comme toutes choses la bonté a ses limites; elle sentait qu'elle serait sans pitié pour ce misérable dont elle ne pouvait se rappeler l'attentat sans frissonner d'horreur.

Redoutant toujours de réveiller de cruels souvenirs, Charlotte ne parlait pas plus à Marie de son oncle que du comte de Rosamont. Mais un jour qu'elles causaient un peu à bâtons rompus, Mme Clavière dit tout à coup:

—Je n'ai plus entendu parler de M. Joseph Gallot, est-ce que tu sais ce qu'il est devenu?

—Il n'a pas eu à devenir, répondit la modiste, il est resté ce

qu'il était. Le personnage n'est pas assez intéressant pour que je me sois donnée la peine de m'occuper de lui. Il y a quelques mois de cela, je ne fus pas peu surprise, un matin, de le voir entrer dans mon arrière-boutique où j'étais occupée, je ne sais plus à quoi. Il était assez bien mis, mais, malgré cela, ne payait pas de mine. Il n'a pas embelli, je t'assure, depuis ton coup de ciseaux. Avec cet air sournois que tu lui connais et son visage ravagé par la débauche, il est loin d'inspirer la sympathie. Il dut voir à ma figure combien sa visite m'était désagréable.

D'un ton sec et froid, je lui demandai ce qu'il voulait.

Il me répondit:

—J'ai appris depuis peu que ma nièce n'était plus à Paris, je serais heureux d'avoir de ses nouvelles.

—En effet, monsieur Gallot n'est plus à Paris; mais n'ayant pas moi-même de ses nouvelles je ne peux pas vous en donner.

—Vous ne me dites pas la vérité; vous êtes trop son amie pour ne pas savoir où elle est allée.

—Elle n'a fait connaître à personne le lieu de sa résidence, mais le saurais-je, moi, que je ne vous le dirais point.

—Vous auriez tort, madame Plinguet, répliqua-t-il d'un ton hypocrite et presque en larmoyant, car vous ne me permettriez pas de faire connaître à ma nièce mon repentir afin qu'elle me pardonne mon égarement, ma folie. Croyez-le, j'ai vivement regretté ce qui est arrivé et je ne suis pas un jour sans me reprocher cruellement ma conduite. Si Marie savait cela, elle me prendrait en pitié, et, en pensant à sa marraine, ma pauvre défunte, qui l'aimait tant, elle m'accorderait le pardon que je lui demanderais à genoux.

En parlant ainsi avec une fausse humilité, il espérait peut-être m'attendrir et m'amener à lui dire ce qu'il voulait savoir; mais je connais trop bien le sire pour être jamais dupe; ses paroles me révoltèrent et je fus sur le point de le prendre par les épaules et de le pousser jusque dans la rue.

Je savais, ma chère Marie, qu'il s'était enquis auprès de plusieurs personnes afin de savoir ce qu'il s'était enfin décidé à venir me demander à moi-même. Il n'ignorait pas ton mariage, et cependant, il ne m'en parla point.

Bref, quand il vit que je gardais le silence et eut compris qu'il n'obtiendrait rien de moi, que je ne voulais rien lui dire, il prit le parti de se retirer. Il était temps. Ma patience était à bout. Je ne l'ai pas revu.

Mais je dois te prévenir qu'il t'a beaucoup cherchée, qu'il te cherche encore. Pourquoi, dans quel but? Je n'en sais rien. S'il a des regrets, ce n'est pas de s'être conduit envers toi comme un misérable, mais de n'avoir point commis le crime qu'il avait longuement prémédité, et il ne te pardonnera jamais de lui avoir crevé un œil. Tant que cet homme vivra, Marie, il faudra te méfier de lui.

V

VOISINS DE CAMPAGNE

Le petit André avait été sevré à un an.

A cette occasion, sur le conseil de son ami, Mme Clavière avait pris une jeune bonne appelée Louise, que M. Mabillon lui avait trouvée et qui, ayant les meilleures recommandations, paraissait réunir toutes les qualités désirables. Elle s'était vite attachée à l'enfant, ce qui lui avait valu aussitôt l'amitié de la jeune mère.

Le service de Louise n'était pas pénible, Mme Durand ne restant jamais en repos, s'occupant de tout et voulant tout faire. Cependant, quand elle le permettait, la jeune bonne l'aiderait à faire le ménage et même un peu à sa cuisine.

En réalité la nouvelle servante n'avait guère qu'à s'occuper de l'enfant, à veiller sur lui, à ne pas le quitter d'un instant quand, pour une cause ou pour une autre, la jeune mère ne l'avait pas auprès d'elle.

André avait marché à dix mois, et maintenant, solide sur ses petites jambes, il courait déjà comme un petit lièvre.

Mais comme il ne pouvait pas toujours trotter ni être

constamment sur les genoux ou dans les bras de sa mère ou de sa bonne, on lui avait acheté une petite voiture dans laquelle on lui faisait faire chaque jour, quand le temps le permettait, une longue promenade dans les bois qui avoisinent Vaucresson.

Mme Clavière s'était enfin décidée à ne pas rester confinée dans son jardin.

Maintes fois, sans exciter sa curiosité, on lui avait vanté la beauté des environs et le charme de la promenade dans les tranquilles allées du Bois ; mais un jour on lui apprit que sa maison n'était qu'à une faible distance de l'étang de Saint-Cucufa ; alors elle s'était écriée :

— J'irai, je veux voir cet endroit !

Saint-Cucufa ! C'était là, à quelques pas de ce petit étang, dans une clairière du bois, qu'André Clavière était tombé mortellement blessé. Aller là, n'était-ce pas un pieux pèlerinage comme celui qu'elle faisait au cimetière du Père-Lachaise ?

Elle y alla seule une première fois, une seconde fois avec son fils, et, depuis, elle y était retournée souvent. Le lieu lui plaisait, sans doute à cause de ses souvenirs.

A l'ombre de ces grands arbres aux superbes ramures, au bord de cette eau légèrement irisée sous un souffle de vent, il lui semblait que son éternelle rêverie avait plus de douceur et que le recueillement de ses pensées était plus profond.

Elle se sentait comme bercée doucement par le joli chant des oiseaux, très nombreux dans ces bois pleins d'ombre auxquels donnent constamment une fraîcheur agréable et bienfaisante.

Parfois, regardant autour d'elle, la poitrine oppressée et les yeux voilés de larmes, on aurait dit qu'elle cherchait sur le sol quelque trace invisible, depuis longtemps effacée.

Eh bien oui, elle cherchait quelque chose, et ce quelque chose lui manquait.

Elle aurait voulu s'asseoir à l'endroit même où le sang d'André Clavière avait rougi le sol. Philippe Beaugrand, témoin du duel, aurait pu lui dire : " C'est là, à cette place, que mon pauvre ami est tombé." Mais elle ne voyait plus le jeune ingénieur.

Quand elle s'enfonçait sous bois et trouvait une clairière, elle s'arrêtait. Alors la scène de la rencontre se représentait à elle telle qu'on la lui avait racontée. Elle voyait les deux combattants en face l'un de l'autre, elle voyait briller l'acier des épées se croisant et celle qui tenait le baron de Simiane percer la poitrine d'André. Et la victime de l'amour et de l'honneur tombait.

Cette trace de sang répandu qu'elle cherchait, elle la découvrait avec les yeux de l'âme.

* * *

Assez souvent, dans ses promenades, Mme Clavière rencontrait une dame âgée donnant le bras à un grand et beau garçon, qui ne paraissait pas avoir plus de vingt-sept à vingt-huit ans. La jeune femme les connaissait : c'étaient Mme Joubert et son fils, Edmond Joubert ; ils habitaient l'été à Vaucresson et étaient même ses voisins, car leur propriété, beaucoup plus grande que la sienne, n'était séparée de son jardin que par le mur de clôture, qui était mitoyen.

La vieille dame, très pieuse, ne manquait jamais, le dimanche, d'assister à la messe ; c'était à l'église que Mme Clavière l'avait vue, d'abord, et toujours accompagnée d'une femme de chambre.

Un jour son fils vint l'attendre à la sortie de l'office, sur la petite place. Edmond vit sa mère saluer Mme Clavière, qui rendit gracieusement le salut.

La jeune femme s'éloigna d'un pas léger et le jeune homme, immobile, comme sous le charme d'une apparition céleste, admirant sa taille svelte, souple et élégante, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour de la rue.

— Qui donc est cette charmante jeune femme ? demanda-t-il à sa mère en lui offrant son bras, est-ce qu'elle demeure à Vaucresson ?

— Depuis quelque temps déjà ; tu ne l'as donc pas encore vue ?

— Je viens de la voir aujourd'hui pour la première fois.

— Eh bien, c'est notre voisine, Mme Clavière.

— Ah ! fit-il, c'est Mme Clavière.

Après un silence, il ajouta :

— Nous avons une bien jolie voisine, ma mère.

— Oui, mon ami, mais ne vas pas en devenir amoureux.

Le jeune homme sourit et resta silencieux.

Mais, à partir de ce jour, on l'avait vu presque tous les dimanches accompagner sa mère à l'église où il était sûr de voir Mme Clavière.

Si c'était une recommandation que sa mère lui avait faite, ou l'avertissement d'un danger qu'elle lui avait donné en lui disant : " Ne vas pas devenir amoureux de notre jolie voisine," il n'en avait tenu aucun compte. Un regard de Marie, rencontrant le sien, avait suffi pour faire tomber dans son cœur le germe de l'amour. Le germe s'était promptement enraciné, l'éclosion avait suivi et l'amour naissant s'était épanoui, prêt à prendre le développement d'une grande passion.

Il y a des embrasements soudains et terribles.

Marie Sorel était née pour plaire, pour inspirer l'amour, pour être ardemment désirée. En plus de sa jeunesse et de sa beauté, elle possédait ce charme étrange, irrésistible qui attire, enveloppe, étroit. Elle savait — on le lui avait dit — qu'elle avait la fascination du regard et du sourire. Et c'était un peu à cause de cela aussi qu'elle chérissait cette solitude à laquelle elle s'était condamnée et qui lui donnait une existence paisible. Presque cachée à tous les yeux, elle évitait les luttes qu'il lui aurait fallu soutenir contre des adorateurs ayant la prétention de faire cesser son veuvage.

Elle n'avait pas été sans remarquer que ce n'était plus une femme de chambre, mais son fils qui accompagnait Mme Joubert à l'église ; toutefois elle était à cent lieues de se douter que c'était uniquement pour elle et non par devoir religieux que le jeune homme se montrait si fervent chrétien. Si elle avait soupçonné la vérité, elle aurait certainement été effrayée. Mais elle ne pouvait pas deviner les pensées de son voisin et ce qui se passait dans son cœur, tant cet amour qu'elle avait inspiré était respectueux et discret.

On dit que rien n'échappe à l'œil clairvoyant et inquiet d'une mère ; cependant le jeune homme savait si bien dissimuler ses sentiments que Mme Joubert fut assez longtemps sans se douter de rien. Edmond allait moins à Paris, était plus souvent auprès d'elle et elle se persuadait que cet empressement n'avait pas d'autre cause qu'un redoublement d'affection filiale.

Quand ils parlaient de leur voisine, — c'était tous les jours, — Mme Joubert ne pouvait pas s'étonner que son fils la trouvât charmante, puisqu'elle-même se plaisait à reconnaître que Mme Clavière avait une grâce parfaite et était extrêmement distinguée.

Jeune homme du monde, instruit, spirituel, joli garçon et riche, Edmond Joubert avait eu, comme tous les jeunes gens de son âge, quelques aventures amoureuses, mais cette admiration passagère ne ressemble en rien à l'amour vrai, ce sentiment émanant de Dieu par lequel on se donne l'un à l'autre et qui est l'union de deux âmes. Edmond Joubert avait toujours trouvé froides et sans saveur ces liaisons passagères, nées d'un caprice ou d'une fantaisie, auxquelles succédait une indifférence complète.

Il aimait la famille et désirait le calme du foyer ; il sentait la nécessité de donner à sa vie une direction en conformité de ses goûts ; il éprouvait le besoin d'aimer, d'avoir une compagne pour marcher à deux dans la vie, et il pensait sérieusement à se marier, lorsque, pour la première fois, il avait rencontré Mme Clavière.

Disposé comme il l'était son cœur devait facilement se laisser prendre. Dès le premier jour, il aima la jeune femme, un mois après, il l'adorait.

Mais Marie lui imposait une retenue et un respect qui plaçaient entre elle et lui une barrière qu'il n'osait pas franchir.

Presque toujours le véritable amour se fait un cortège de craintes que rien ne semble justifier. Edmond était devenu timide à l'excès.

Dans l'intérêt de son amour, il aurait voulu qu'une certaine intimité s'établît entre sa mère et la jeune veuve. Adroitement, avec des précautions infinies, il insinua à Mme Joubert qu'elle aurait une très agréable société en recevant chez elle Mme Clavière.

—Je le crois, disait la mère, mais nous connaissons si peu cette jeune femme.

Elle avait des hésitations fort naturelles.

Cependant elle se décida à inviter Mme Clavière à venir la voir quelquefois en qualité de voisine.

Celle-ci, tout en se disant très honorée de la gracieuse invitation qui lui était faite, exprima le regret de ne pouvoir répondre au désir de Mme Joubert. Elle avait cherché l'isolement par goût, elle était tout à son fils et ne pouvait rien changer à sa manière de vivre. D'ailleurs, si elle acceptait l'invitation de Mme Joubert, ce serait faire injure à d'autres personnes qui avaient précédemment sollicité sa visite.

C'était un échec que subissait Edmond.

—Assurément, lui dit sa mère, elle n'a pas obéi, en m'opposant un refus, à un sentiment de fierté ou d'antipathie; elle veut ne voir personne, c'est chez elle un parti pris. Je commence à croire, comme tout le monde ici, qu'il y a quelque gros secret dans la vie de cette jeune femme.

—S'il y a réellement un secret, pensa le jeune homme, je le découvrirai.

Il trouva que ce n'était pas assez de voir Mme Clavière le dimanche à l'église ou sur le chemin qui y conduisait, et ayant appris qu'elle faisait avec son fils et accompagnée de sa jeune bonne, de fréquentes promenades au bois, il mit beaucoup d'empressement à faire faire à sa mère ces mêmes promenades. C'était, disait-il, dans l'intérêt de sa santé. Son médecin ne lui avait-il pas recommandé beaucoup d'exercice? Elle avait besoin de marcher, de se donner du mouvement afin de faire diminuer son embonpoint.

L'excellente mère, toujours aveuglée, était ravi du dévouement de son fils et d'une si touchante sollicitude.

Pendant quelques années, entraîné par les ardeurs de la jeunesse, Edmond lui avait échappé; mais il lui était enfin revenu, plus aimant que jamais, elle l'avait repris.

Les promeneurs se rencontraient ou dans une des allées du bois ou au bord de l'étang. On se saluait, on échangeait quelques paroles, quelquefois on causait assez longuement. Mme Joubert s'extasiait sur la gentillesse de l'enfant. Edmond s'enhardissait jusqu'à embrasser le petit André. N'était-ce pas un bonheur inappréciable de pouvoir appuyer ses lèvres sur ces petites joues roses, chaudes encore des baisers de la jeune mère? Et puis n'était-ce pas ainsi, par des caresses à l'enfant, qu'il s'emparerait peu à peu du cœur de la mère?

Certes, Mme Clavière était flattée dans son orgueil maternel, car elle ne se doutait point que ces baisers du jeune homme étaient beaucoup plus pour elle que pour son fils.

Elle ne remarquait ni l'émotion de M. Joubert, ni son air contraint, embarrassé, ni ses regards ardents; elle ne voyait rien. Et lui se disait:

—Elle ne veut pas comprendre que je l'aime, elle ne veut pas voir que je l'adore.

Et il se taisait. Et il enfermait au fond de son cœur son cher secret, tant il craignait d'effaroucher la jeune femme, de creuser à tout jamais, entre elle et lui, un abîme, et de perdre ainsi le bonheur qu'il avait de la voir et de l'approcher.

Dégoûté des amours éphémères, fatigué des excès de plaisir de sa première jeunesse, il trouvait à son amour platonique un charme infini. Il en vivait.

On arriva à la fin des beaux jours. Les vents d'automne faisaient tomber les feuilles jaunies; les arbres se dénudaient. Le froid commençait à se faire sentir. Les promenades au bois avaient pris fin.

Les années précédentes, Mme Joubert et son fils quittaient

la campagne pour rentrer à Paris à la fin de septembre; mais ils y étaient encore à la Toussaint. Edmond ne pouvait se faire à l'idée qu'il allait rester plusieurs mois éloigné de Mme Clavière et, autant qu'il l'avait pu, il avait retardé le jour du départ.

Mais Mme Joubert avait à Paris ses amis, ses relations; elle était réclamée, attendue, et son fils ne pouvait plus lui dire: "Nous sommes bien ici!" Ils partirent; mais le jeune homme se promettait bien de s'affranchir assez de ses devoirs envers le monde pour venir passer à la campagne une journée chaque semaine.

Mme Joubert était veuve d'un agent de change que la mort avait enlevé à la fleur de l'âge et au moment où il commençait à arrondir sa fortune. Edmond Joubert n'avait alors que vingt ans. Bien qu'il eût déjà travaillé un peu avec son père, il était beaucoup trop jeune pour pouvoir assumer la responsabilité d'une maison financière; sa mère, d'ailleurs, n'aurait voulu pour rien au monde qu'il se jetât dans le tracassé des affaires et qu'il en connût les soucis. C'était déjà assez, déjà trop d'avoir perdu son mari par suite d'un travail incessant et excessif. La bourse est une fournaise dans laquelle elle ne voulait pas voir tomber son fils.

La charge fut vendue, et comme il était bon que M. Joubert fils eût une occupation, il devint un des associés du successeur de son père. Les trois premières années, il rendit par son travail de sérieux services à la maison; mais peu à peu son zèle diminua et bientôt il trouva que c'était suffisant de venir passer une heure le matin dans les bureaux. Devenu homme de plaisir, ayant de l'or à jeter à pleines mains, il s'amusait, comme on s'amuse à vingt-trois ans, en écerelé, passant d'une folie à une autre, faite d'une main forte et virile pour le maintenir. A cela, heureusement, et sa mère s'en félicitait, il n'avait pas usé, détruit sa santé.

Souvent Mme Joubert avait dit:

—Je suis trop bonne pour lui, je suis trop faible.

Mais elle l'aimait tant son fils, même quand il lui faisait verser des larmes!

Edmond restait associé d'agent de change, et, sans avoir beaucoup plus à faire qu'à se montrer de temps à autre dans les bureaux, comme nous l'avons dit, il touchait chaque année de cinquante à soixante mille francs pour sa part des bénéfices de la maison.

En dehors de cela, Mme Joubert avait une maison à Paris d'un rapport de cinquante mille francs, plus trente mille francs de revenu en bonnes valeurs mobilières.

Certes, c'était là, avec un nom honorable, une magnifique fortune à offrir à Mme Clavière, qui passait pour ne pas avoir plus de huit à dix mille francs de rente.

—Il m'importe peu qu'elle soit presque pauvre, se disait-il, je suis assez riche pour nous deux. Elle n'aime pas le monde, elle est très simple et très modeste dans ses goûts, soit; mais elle a un fils, et si elle ne désire rien pour elle, elle est certainement, comme toutes les mères, ambitieuse pour son fils; il est impossible qu'elle n'ait pas le désir de le voir riche un jour.

Elle ne pourra pas douter de mes sentiments, quand je mettrai ma fortune à ses pieds en lui disant: Elle est à vous et à votre fils, cette fortune que je vous offre avec toute la tendresse, tout l'amour qu'il y a pour vous dans mon cœur.

Edmond Joubert pensait ainsi quand l'espoir versait en son âme une douce ivresse; mais, aussitôt, la crainte revenait le tourmenter et il se disait:

—Je la connais assez pour être certain qu'à ses yeux ma fortune et celle de ma mère ne compteront pour rien. Pour que j'aie le droit d'espérer, il faudrait qu'elle m'aimât.

Et il ajoutait tristement:

—M'aimera-t-elle? Peut-elle m'aimer?

VI

UNE PAGE D'AMOUR

En rentrant à Paris, Mme Joubert avait redouté que son fils, subissant l'attraction du plaisir ne se laissât aller à de nouveaux entraînements dangereux ; mais elle s'aperçut bientôt qu'il était devenu un modèle de sagesse. Il se tenait à l'écart des excitations de la vie parisienne ; il était plus assidu dans les bureaux de l'agent de change, et même il y travaillait. Il avait décidément rompu avec le passé. Il comprenait qu'il y a dans la vie des devoirs sacrés à remplir. Il était enfin un homme sérieux.

Mais si Mme Joubert n'avait plus au sujet de son fils ses anciennes inquiétudes, elle en avait de nouvelles.

Edmond n'était plus le même ; mais ce grand changement qui s'était opéré en lui, elle l'aurait voulu moins radical.

Si le jeune homme n'était plus affamé de plaisirs d'autrefois il n'était plus, également, le grand et beau parleur de ce temps-là. Il n'aimait plus le monde, il était casanier et c'était à grand'peine que sa mère obtenait qu'il la conduisit une fois par hasard à la Comédie-Française ou à l'Opéra.

Bien qu'il fût toujours poli avec tout le monde, aimable et tendre auprès de sa mère, il était soucieux et avait des préoccupations qui n'échappaient point à Mme Joubert. Elle voyait avec tristesse qu'il avait perdu sa bonne et fraîche gaieté d'autrefois. Rarement le sourire effleurait ses lèvres. Souvent il était sombre, morose, taciturne. Il avait de longues rêveries pendant lesquelles on le surprenait le regard perdu dans le vide comme à la recherche d'êtres invisibles.

A quoi pouvait-on attribuer cette humeur chagrine du jeune homme ?

— Qu'a donc Edmond ? se demandait Mme Joubert.

Un jour elle apprit que son fils, à son insu et presque toujours le dimanche, se rendait souvent à Vaucresson. On l'avait vu causer avec la jeune bonne de Mme Clavière. Evidemment il s'informait de la santé de la jeune mère et de son petit enfant.

Ce fut pour Mme Joubert une subite clarté.

Elle n'avait plus à se demander ce qu'avait Edmond, elle était suffisamment édifiée. Les préoccupations du jeune homme son air soucieux, ses bizarreries d'humeur, tout cela avait l'air d'une cause. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Edmond n'avait pu rester insensible à la beauté rayonnante de la jeune veuve, au charme de sa personne.

Ainsi, cette transformation de son fils dont elle était si heureuse et qu'elle croyait avoir obtenue par sa tendresse maternelle et ses bons conseils, cette transformation s'était opérée sous l'influence d'une autre femme. Elle n'en éprouvait aucun sentiment de contrariété, car elle avait le cœur trop haut placé pour qu'une jalouse mesquine pût l'atteindre. D'un autre côté elle ne pouvait pas en vouloir à Mme Clavière qui, certainement, — elle le reconnaissait, — n'avait employé auprès de son fils aucune espèce de provocation. Enfin, cette chose, que la beauté de la jeune femme lui avait fait redouter tout d'abord, était fatalement arrivée.

Allait-elle blâmer son fils et lui reprocher de s'être laissé prendre au doux regard d'une femme qu'elle-même trouvait adorable ? Elle sentait qu'elle en aurait ni le courage, ni la volonté. Et cependant elle n'était pas contente ; elle voyait que son fils, lancé dans cette aventure, trop grave pour être traitée légèrement, se préparait de grosses déceptions et de grandes douleurs ; car, enfin, qui était-elle réellement, cette jeune femme ? D'où sortait-elle ? Était-il bien certain qu'elle avait été mariée, cette jeune mère, qui semblait n'être venue habiter à Vaucresson, un pays perdu, que pour s'y faire oublier ?

Edmond l'aimait, il voudrait l'épouser ; alors il faudrait qu'elle intervînt ; elle demanderait à tout savoir ; rien de nuageux, rien de mystérieux dans l'existence ; elle voudrait y voir clair comme en plein soleil. Jamais, jamais elle ne donnerait

son consentement au mariage de son fils avec une femme dont le passé aurait une tache, si petite qu'elle fût.

Edmond, avec sa fortune et la position qu'il occupait dans le monde financier, pouvait avoir la prétention de faire un brillant mariage ; mais, disons-le à la louange de Mme Joubert, elle ne pensait pas plus à la grosse dot qu'une jeune fille pouvait apporter à son fils qu'à la pauvreté relative de Mme Clavière.

La richesse, ça lui était bien égal ; elle ne s'arrêtait pas à des calculs d'argent. Sous ce rapport, elle pensait comme Edmond et disait comme lui qu'il avait assez pour deux. Ce qu'elle voulait surtout et avant tout, c'était le bonheur d'Edmond ; seulement, elle n'admettait le bonheur possible pour son fils que s'il se donnait une compagne digne de lui.

Ne sachant pas que Mme Clavière était riche, immensément riche, elle l'aurait donc acceptée pour bru avec la médiocre fortune qu'elle paraissait avoir, mais à cette condition qu'elle serait une femme irréprochable.

Aussi son mécontentement venait-il de ce que, dans le passé de la jeune femme, elle soupçonnait les choses qu'elle croyait réellement et restaient cachées.

De là ses inquiétudes, ses angoisses maternelles.

Cependant elle ne dit point à son fils qu'elle avait deviné la cause de ses préoccupations et de son changement d'humeur. Elle ne voulait pas brusquer une explication qui, forcément, viendrait à son heure.

Mais elle se disait que le meilleur qu'elle pourrait faire, dans l'intérêt de son fils, serait de le soustraire à un voisinage dangereux.

Un jour elle lui dit — était-ce seulement pour l'éprouver, — qu'elle était disposée à vendre leur propriété de Vaucresson.

Il sursauta, pâlit et regarda sa mère avec une sorte d'effarement.

Après le premier moment de stupéfaction, il répondit :

— La villa de Vaucresson est à vous, ma mère, vous avez le droit de vous en défaire, bien que je n'en voie point la nécessité, mais s'il vous plaît de la vendre, il me sera agréable, à moi, de l'acheter. Mon père aimait Vaucresson, c'est lui qui a fait construire la maison, cette propriété est son œuvre ; elle est un souvenir de lui que je tiens à conserver.

Mme Joubert n'avait plus parlé de vendre.

Dès la fin de mars, la mère et le fils s'installèrent à leur campagne ; c'était pour tout l'été, Edmond ayant déclaré qu'il ne tenait nullement à aller passer quelque temps au bord de la mer ou dans une ville d'eaux quelconque.

On était en pleine floraison des violettes et des primevères et aux branches des lilas les bourgeons étaient prêts à s'ouvrir. Le merle et le rouge-gorge, à qui les premiers beaux jours rendent la gaieté, commençaient à chanter dans les arbres du parc.

Entre Mme Joubert et son fils et Mme Clavière, il y eut échange de politesses, ainsi qu'il convient entre voisins : de simples paroles gracieuses et courtoises : pas autre chose. La jeune veuve ne se familiarisait point et était moins que jamais disposée à sortir de son extrême réserve. Elle faisait comprendre que cette année, comme la précédente, on devait rester chacun chez soi.

Comme si elle avait deviné les sentiments secrets du jeune homme, elle était pour lui d'une grande froideur, ce dont Mme Joubert la remerciait intérieurement. Cette attitude de la jolie voisine calmait un peu les inquiétudes et les anxiétés de la mère d'Edmond. Elle se disait que rien ne venant encourager son fils, il finirait par comprendre qu'il n'avait rien à espérer, qu'il jouait un rôle ridicule, et que, soit par l'éloignement, ou par tout autre moyen, il se guérirait d'un amour qu'elle considérait comme funeste.

Cependant, depuis qu'il était à Vaucresson, le jeune homme semblait revivre ; il avait retrouvé un peu de gaieté, il était moins sombre, causait plus volontiers et, dès le matin, quand il n'était pas obligé d'aller à Paris, il prenait plaisir à s'occuper des choses du jardin.

Il ne se faisait pas illusion, il voyait très bien que le cœur de celle qu'il aimait, loin de répondre aux sollicitations du sien, restait obstinément fermé. Malgré cela, il ne se sentait pas découragé. Sans doute il souffrait de la réserve et de la froideur de la jeune femme, mais il ne désespérait point ; il pensait que, forcément, un jour, par suite d'une circonstance inattendue ou imprévue, cette glace fondrait comme fond en hiver le givre au soleil.

Il souffrait, disons nous, oui, sans doute ; mais comme il ne demandait pas beaucoup pour se trouver heureux, il avait ses satisfactions, ses joies. Il était près d'elle, séparés seulement par un mur de clôture. Ah ! ce n'était pas rien pour lui ! C'était le même air pur et vivifiant qu'ils respiraient. Il avait comme elle, en même temps qu'elle, les caresses tièdes des premiers rayons du soleil levant. Ils avaient sous les yeux les mêmes paysages. Ils regardaient les mêmes arbres, entendaient les mêmes chants d'oiseaux.

Et puis, de temps à autre, il pouvait la voir, elle. Quand elle marchait dans son jardin, il entendait crier sous ses pieds le sable des allées quand elle parlait au jardinier ou qu'elle appelait Louise ou Mme Durand, sa voix douce, au timbre mélodieux, arrivait à ses oreilles comme le son d'une harpe éolienne. Et souvent, tous les jours, il pouvait entendre le bruit de gros baisers sonores sur les joues roses de l'enfant.

Oui, certes, tout cela n'était pas rien pour lui, c'était même beaucoup, puisqu'il s'en contentait.

Dans l'existence de Mme Clavière rien n'était changé ; l'emploi qu'elle savait faire de son temps l'empêchait d'apercevoir combien sont longues parfois les heures monotones. Elle avait toujours la même quiétude d'esprit et il semblait que la tranquillité de sa solitude ne pût jamais être troublée.

—Edmond, tu te plais donc bien au jardin ? dit un jour Mme Joubert à son fils.

—Tout y est intéressant, ma mère.

—Il faut qu'il en soit ainsi, car tu y passerais volontiers des journées entières.

—Je m'instruis en causant avec François, notre jardinier, et en le voyant travailler.

—Tu prends des leçons, fit la mère en souriant ; est-ce que tu voudrais devenir jardinier ou horticulteur ?

—Pas précisément ; mais aucune chose n'est à dédaigner, toutes les connaissances sont bonnes à acquérir. Nous avons aujourd'hui des procédés de culture fort curieux : le greffage, les boutures, les semis sur couches, la fécondation de certaines fleurs par d'autres pour obtenir la variété des couleurs. J'écoute François avec un vif intérêt quand il me parle des incassants progrès de la science horticole et des précieuses découvertes qu'elle a faites dans ces dernières années ; quand il me parle de la façon dont la flore française s'est enrichie, grâce à l'introduction et à l'acclimatation dans notre pays d'une multitude de plantes exotiques. Je t'assure que cela est extrêmement curieux et intéressant.

—Je le crois, j'en suis convaincue, même pour toi, un homme de finance.

—On ne peut pas avoir constamment l'esprit préoccupé des combinaisons ou des événements qui peuvent amener sur le marché financier la hausse ou la baisse des valeurs ; on se repose du tracas des affaires dans l'admiration des productions de la nature.

—J'ai vu aussi que François t'apprenait la taille des arbres.

—Il m'explique pourquoi son sécateur coupe telle branche plutôt que telle autre et me donne la raison de ses opérations sur nos espaliers, nos quenouilles et nos fuseaux.

—De sorte que, maintenant, suffisamment instruit, tu aides le jardinier.

—Que veux-tu dire ?

—Est-ce que depuis un mois, je ne te vois pas, grimpé sur une échelle, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, couper par ci, rogner par là, et attacher les sarments de la treille après le treillage que le jardinier a fait placer sur le mur qui sépare notre jardin de celui de notre voisin afin d'en augmenter la hauteur ?

Par exemple, continua Mme Joubert d'un ton doucement railleur, j'ai remarqué que tu n'allais pas vite en besogne, que tu restais quelquefois plus de vingt minutes à la même place. Dame, on ne peut pas te demander à toi, un apprenti, d'être aussi habile que le jardinier. Néanmoins, il faut que tu n'aies plus du tout besoin des conseils de François, puisqu'il ne surveille jamais ce que tu fais quand tu es sur ton échelle.

Le front du jeune homme s'était subitement rembruni.

—Entre nous, Edmond, poursuivit la mère, ce treillage au-dessus du mur n'est guère utile, il ne servira jamais à grand-chose. C'est toi qui a eu l'idée de le faire poser, le jardinier l'a réclamé parce que tu le désirais. Enfin il est là, c'est bien ; nous verrons s'il est un jour garni de pampres verts.

Quant à présent, je me suis aperçue qu'il était pour toi une sorte d'embuscade ; en effet, on dirait que tu te caches derrière pour voir, pour épier ce qui se passe dans l'autre jardin, sans trop risquer d'être découvert.

—Ma mère ! balbutia le jeune homme.

—Edmond, quand on a des yeux, on n'est aveugle que si l'on ne veut pas voir. Assurément, tu ne commets pas un crime, mais cette espèce d'espionnage qu'on pardonnerait à un collègue en vacances, n'est pas excusable chez un garçon de ton âge.

Quand Mme Clavière saura, si elle ne le sait pas déjà, qu'elle n'est plus chez elle, qu'elle ne peut plus faire trois pas dans son jardin sans que ses yeux soient braqués sur elle, crois-tu qu'elle n'aura pas le droit d'être indignée d'une pareille indiscretion, d'une curiosité aussi inconvenante ?

—Elle serait plus indignée encore si elle savait que j'ai voulu soulever le voile qui couvre son passé.

—Ah ! tu as cherché à savoir...

—Oui.

—Et qu'as-tu découvert ?

—Rien.

—Ce n'est pas assez. Eh bien, Edmond, maintenant que je le crois nécessaire, je ferai des recherches de mon côté, et ce que tu n'as pu savoir ta mère le saura.

Il y eut un moment de silence.

—Après tout, reprit le jeune homme, que m'importe le passé de Mme Clavière ?

Mme Joubert regarda fixement son fils et répliqua avec tristesse :

—Il devrait t'importer beaucoup, au contraire.

—Ce que la femme est aujourd'hui me dit, à moi, ce qu'a été la jeune fille.

—A toi, mais pas à ta mère. En jugeant trop sur les apparences on s'expose à être trompé.

—Pardon, ma mère, il n'y a pas que des apparences ; chez Mme Clavière rien n'est faux ni affecté, tout est naturel et vrai.

—Même son existence mystérieuse ?

—Elle a bien le droit, je pense, de vivre comme il lui plaît, selon ses goûts et personne n'est autorisé à l'en blâmer. Depuis qu'elle est à Vaucresson, depuis que nous la connaissons, sa conduite n'a rien, absolument rien d'irrégulier ; partout on vous parlera de ses sentiments charitables, de sa bienfaisance : elle fait autant de bien qu'elle le peut, selon ses moyens.

—Peut-être parce qu'elle a quelque chose à se faire pardonner.

—Oh ! ma mère, pourquoi parles-tu ainsi ? Toi, si bonne, si indulgente toujours, je ne te reconnais plus.

—Edmond, je cherche à te mettre en garde contre un entraînement funeste.

Le jeune homme ébaucha un sourire.

—Tu t'y prends un peu tardivement, répondit-il, car cet entraînement dont tu parles, je l'ai subi. J'aime Mme Clavière, ma chère, je l'aime, je l'adore !

—Je le sais ; hélas ! je ne l'ai que trop facilement compris. Eh bien, mon fils, c'est un malheur, un grand malheur qui nous est arrivé.

—Comment cela ?

— Une personne qui vient on ne sait d'où, qu'on ne connaît pas, que l'on dit veuve, dont l'existence enfin est un mystère qu'elle même s'efforce à rendre impénétrable.

— Mon Dieu, ma chère, ce passé inconnu de Mme Clavière, qui paraît tant t'effrayer, nous le connaissons.

— Oui, nous le connaissons, et alors, si mes doutes se changent en certitude, il sera trop tard pour te rendre la tranquillité que tu n'as plus. Hélas ! le mal que cette femme t'aura fait sera peut-être irréparable.

— En vérité, je ne comprends pas que ton esprit inquiet se plaise à créer ainsi de noirs fantômes.

— Je pense à ton avenir, à ton bonheur, qui peuvent être à jamais détruits. Ah ! tu sais bien que ce que je désire le plus au monde est de te voir heureux.

— Tu me l'as dit souvent et tu ajoutais : " Marie-toi, c'est auprès d'une femme, charmante, que tu aimeras et qui t'aimera que tu trouveras le vrai bonheur. " Eh bien, cette femme jeune, charmante, admissible, je l'ai trouvée et choisie entre toutes ; ce bonheur que tu rêves pour moi, ma mère, c'est auprès de Mme Clavière que je le trouverai.

Mme Joubert laissa échapper un soupir.

— Tu l'aimes, fit-elle tristement, tout ce que je pourrais te dire encore serait inutile. Mais si, plus tard, tu as des regrets si tu souffres cruellement de ton amour, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même. Ah ! Edmond, Edmond, tu as été bien imprudent ; il y a des dangers qu'il faut savoir éviter, il y a des brevages dont il ne faut pas approcher ses lèvres. Je tremble pour toi, oui, je tremble ! Et cependant, — peut-être en est-il temps encore, — si tu écoutais mes conseils, si tu voulais...

— Eh bien ?

— Tu pourrais t'épargner de grandes douleurs.

— Comment ?

— En renonçant à ton idée d'épouser Mme Clavière, et en ne pensant plus à elle.

— Impossible !

— Tout est possible avec la volonté. Ecoute, nous partirons demain, nous irons en Italie, en Suisse, en Allemagne, où tu viendrais. Loin d'elle, les distractions aidant, tu l'oublieras !

— L'oublier, ma mère, jamais !

— Si, tu l'oublieras ; si, tu parviendrais à arracher de ton cœur ce fatal amour.

— Fatal ou non, mon amour me fait vivre.

— Ah ! il te fait vivre ! Tu dis cela aujourd'hui ; mais bientôt le jour viendra où tu diras : " J'en meurs ! " Edmond, c'est une passion insensée qui s'est emparée de toi tout entier et qui te trouble l'esprit à ce point qu'il me semble que tu perds la raison.

— Oh ! rassure-toi, ma raison n'est pas en péril.

— Voyons, dis, veux-tu que nous partions ?

— Non ; éloigné d'elle, je ne vivrais plus.

— Mais elle t'a donc ensorcelé, cette femme ? Pourtant, autour de toi, il ne manquait pas de belles jeunes filles à aimer : Pourquoi est-ce cette Mme Clavière que tu as aimée ?

— Pourquoi, ma mère ? Parce que parmi toutes ces jeunes filles dont tu parles, la plus belle, la plus charmante, la plus gracieuse, la plus distinguée, la mieux douée, enfin, n'est pas comparable à Mme Clavière ; parce qu'elle seule pouvait faire naître l'amour dans mon cœur.

Il continua avec une sorte d'exaltation.

— Mais où pourrait-on trouver une créature aussi ravissante, aussi parfaite ? Ah ! ma mère, tes préventions contre elle te rendront bien injuste... Est-elle coquette ? Non. Est-ce qu'elle est maniérée et précieuse comme ces sortes de demoiselles qu'on rencontre dans le monde ? Elle a la beauté d'une reine, elle le sait, sans doute, mais en est-elle plus fière, en tire-t-elle vanité ? Qu'a-t-on à lui reprocher, en somme ? De ne vouloir fréquenter personne. A-t-elle donc si grand tort ? Doit-on lui en vouloir de ne pas aimer le monde ? En vérité, ne fait-elle pas mieux de rester chez elle que de courir ces salons potiniers où la médisance est constamment à l'ordre du jour !

Si tu veux juger Mme Clavière sans parti pris, seulement avec ta conscience, tu seras forcée de convenir qu'elle a toutes les qualités, toutes les vertus.

N'est-elle pas une mère admirable ? Comme toi, ma mère, elle ne pense qu'à son fils, ne vit que pour son fils ; tout pour son fils ! Qui donc mieux que toi, ma mère, peut apprécier les qualités de cette autre mère ? Elle a la bonté des anges, et tu t'étonnes que je l'aie aimée, tu me blâmes de l'aimer !

Mme Joubert ne pouvait qu'être frappée de la vérité et de la justesse des paroles de son fils. En effet, si la conduite de Mme Clavière pouvait ne pas échapper complètement à la médisance elle n'avait pas à redouter la critique la plus sévère. En définitive, la mère d'Edmond n'avait rien à reprocher à la jeune femme ; elle n'avait que ses préventions, lesquelles, jusqu'à présent, ne s'appuyaient sur rien. Donc elle avait tort et son fils avait raison. Mais ses appréhensions et ses craintes n'en existaient pas moins.

— Assurément, répondit-elle, Mme Clavière a des qualités qu'on ne saurait méconnaître sans être injuste à son égard. Mais quand il s'agit d'une chose aussi importante que le mariage, quand il s'agit du bonheur de son fils, une mère ne se montre jamais trop réservée et trop prudente. Tout entier à ton amour, tu ne vois pas, tu ne peux pas voir aussi loin que moi. Pour toi, le présent est tout ; moi, c'est vers l'avenir et plus encore vers le passé que se tournent mes yeux. J'aime et veux la clarté en tout, ce qui est mystérieux m'effraye. Et, je te le dis encore, je crains que tu n'aies au-devant de cruelles déceptions.

Une fois la semaine, dans l'après-midi, presque toujours le samedi, une voiture fermée, un coupé, avec le même cocher, le même cheval, vient prendre Mme Clavière. Où va-t-elle ?

— Ah ! tu vois là un mystère ?

— Oui.

— Eh bien, ma mère, je sais où va Mme Clavière.

— Ah !

— Et je vais te le dire. Mais, d'abord, sais-tu à quoi notre voisine et ses servantes occupent une grande partie de leur temps ? A confectionner des vêtements d'enfants des deux sexes. Chaque semaine Mme Clavière se fait conduire à Boulogne-sur-Seine dans une maison nouvellement construite, à laquelle on a donné le nom de Maison maternelle, et où sont recueillis de petits orphelins et de pauvres petits enfants abandonnés. La plupart de ces malheureux, de ces petites victimes de la destinée sont habillées par Mme Clavière.

— Ah ! ça fit Mme Joubert, ne cherchant pas à dissimuler son émotion, c'est bien, c'est très bien...

— Ah ! s'écria le jeune homme, tu reconnais donc, enfin, qu'elle est digne de mon amour !

— Edmond, ne t'enflamme pas ainsi, dit gravement la mère ; parlons raisonnablement, avec calme. Le jour où j'aurai acquis la certitude que Mme Clavière est vraiment digne de toi, de nous, je te dirai : Mes bras lui sont ouverts ; tu peux me la donner pour fille.

— Ah ! ma mère, ma mère !

— Edmond, sait-elle que tu l'aimes ?

— Elle l'ignore, ma mère ; je me suis toujours tenu vis-à-vis d'elle extrêmement réservé.

— Tu as agi sagement.

— J'obéissais au sentiment de respect qu'elle impose, et j'ai toujours été retenu par la crainte de lui déplaire et qu'elle ne se trouve offensée.

— Donc, tu ne peux pas savoir encore si elle t'aimera. Je pourrais te crier : Edmond, prends garde d'aimer une femme dont le cœur ne t'appartiendra jamais. Mais je suis mère, et une mère, qui ne voit rien nous dirons à Mme Clavière que tu l'aimes — si nous devons le lui dire — elle t'aimera. Mais je te demande, Edmond, j'exige de toi que, jusqu'à nouvel ordre, tu ne sortes pas de cette réserve que tu as eu la sagesse de t'imposer.

Il ne faut pas que par des paroles ou des actes irréfléchis, notre voisine puisse seulement soupçonner tes intentions ; elle ne doit se douter de rien. Garde le secret de ton amour.

—Je vous le promets, ma mère.

—C'est bien, je te connais, tu tiendras ta promesse.

—A condition, toutefois, que tu ne me mettras pas à une trop longue épreuve.

—Cela dépendra des difficultés plus ou moins grandes que j'aurai à obtenir les renseignements que je veux avoir. Autant que toi, Edmond, j'ai hâte d'être éclairée. En attendant, je tiens le fil conducteur et je n'ai plus qu'à le suivre.

VII

LE TOMBEAU D'ANDRÉ CLAVIÈRE

Joseph Gallot, l'ex serrurier de la rue Montorgueil, avait beaucoup cherché sa nièce, nous l'avons dit, et il la cherchait encore.

Mais la jeune femme restait introuvable et il enrageait.

—Tonnerre, se disait-il, elle n'est pourtant pas à cent mille pieds sous terre, où diable peut-elle s'être cachée ?

Il avait questionné plusieurs personnes à ce sujet, entre autres Charlotte Pinguet, et il avait bien compris qu'on obéissait à un mot d'ordre qui était de ne rien dire.

C'était clair, sa nièce ne voulait pas qu'il sût ce qu'elle était devenue.

En quête de renseignements, il était allé jusqu'à Longereau. Là, on lui avait dit, on lui a affirmé qu'André Clavière avait laissé à sa veuve une fortune de cinq cent mille francs.

Comme on le voit, les gens du pays étaient loin de compte.

Mais nous savons que le père Clavière avait toujours vécu presque pauvrement, en harpagon, et qu'il n'avait jamais dit à personne, pas même à son fils, quel était le chiffre de sa fortune.

On avait dit et répété que l'ancien entrepreneur de travaux publics était riche à un demi million. Son fils avait hérité de cette fortune dont Marie Sorel, à son tour, était devenue héritière.

Et tout le monde de s'écrier :

—Tout de même, cette petite Marie Sorel a une fière chance !

Nous pouvons supposer et même croire que si la veuve d'André Clavière avait été une malheureuse obligée de tirer l'aiguille du matin au soir pour subvenir à ses besoins, Gallot ne l'aurait pas cherchée avec une aussi grande persévérance. Mais elle était riche.

Qu'eusse donc été si le gros chiffre de plusieurs millions avait retenti aux oreilles de l'oncle borgne ?

Joseph Gallot, devenu voleur et faisant partie d'une bande de cambrioleurs dont la spécialité était le pillage des villas des environs de Paris, ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de détrousser le bon bourgeois attardé dans les rues entre minuit et deux heures du matin, Joseph Gallot, disons nous, n'avait pas de chance.

Il n'était jamais prévenu à temps par ses camarades quand il y avait un bon coup à faire, c'est-à-dire un riche butin à partager.

Lui et quelques autres, peu chanceux aussi, n'avaient jamais à faire que la besogne dont les autres, les malins, ne voulaient point, parce que très maigre en était le profit.

Aussi Gallot trouvait que si le métier ne manquait pas d'un certain attrait, il ne donnait point des bénéfices en rapport avec les risques à courir.

Monter au sixième ou septième étage d'une maison, crocheter la porte d'une chambre de domestique, faire main basse sur l'argent, les bijoux, le linge et s'esquiver ensuite, tranquillement ; ça, c'est bon.

Mais on peut être surpris, arrêté, emprisonné ; ça, c'est mauvais.

Et le pire, c'est que lorsque l'on a été pincé une fois par la police, on retombe toujours entre ses griffes.

Et puis, le bon bourgeois dont nous parlions tout à l'heure n'est pas toujours d'humeur commode ; il ne se laisse pas toujours enlever bénévolement sa montre et son porte-monnaie : il se défend et, parfois, on a à redouter les balles d'un revolver.

Ah ! depuis que sa nièce l'avait quitté, Gallot avait passé par bien des misères.

Ne pouvant vivre seul, il avait pris une femme.

On l'appelait la Chiffonne. Pourquoi ? A cause, sans doute, de son minois chiffonné.

Cette fille, qui n'avait pas pour deux liards de méchanceté, était l'esclave de l'ancien serrurier et son souffre douleur. Tous les jours, au moins une fois, il la rouait de coups, et il semblait que plus il la battait, plus elle s'attachait fortement à lui.

Il y a de ces femmes-là.

Il est vrai qu'avant d'être en puissance du borgne, elle avait pour père un drôle qui ne valait pas cher non plus, un vrai Barbe-Bleue.

Un jour qu'elle ne ne lui rapportait pas la pièce de vingt francs qu'il attendait, il la saisit à la gorge et lui serra le cou si fort que la malheureuse râla et que sa langue lui sortait de la bouche, longue, pendante. Encore un peu et elle était étranglée.

Mais Gallot intervint ; il asséna sur la tête de l'étrangleur un si formidable coup de poing, que le bandit roula sur le sol à moitié assommé.

Ce magnifique coup de poing mit la Chiffonne dans l'admiration ; elle ne vit plus que Gallot était borgne. Mais elle le trouva superbe et se jeta à son cou en lui disant :

—Si tu veux une femme, je me donne à toi.

—Ça y est, répondit-il.

Il la maria et la conduisit dans son taudis, au cinquième étage, rue des Vinaigriers.

La Chiffonne n'avait pas encore trente ans ; elle avait dû être très jolie, car elle avait encore un reste de beauté qui la faisait remarquer.

Gallot ne pouvait pas dire qu'il nourrissait la Chiffonne ; c'était la Chiffonne qui faisait vivre Gallot, autant qu'elle le pouvait, pour aller jouer et se saouler dans les cabarets du quartier, en compagnie de gredins de son espèce.

C'était ainsi que l'argent de la veille se dépensait le lendemain, et la Chiffonne était toujours à courir après une pièce de cinq francs, une roue de derrière, comme disait Gallot.

Aussi on mangeait quand on pouvait et jamais comme on voulait. Souvent, il fallait danser devant le buffet.

C'était la misère, la misère sombre, dans tout ce qu'elle a de plus hideux, de plus répugnant.

Et c'était surtout quand il ne pouvait pas aller jouer et boire, se vautrer dans l'ordure et qu'il avait les dents longues, le ventre affamé, que Gallot pensait à sa nièce ou plutôt à la fortune du père Clavière dont elle avait hérité.

Ah ! s'il la retrouvait !... Il aurait là une mine d'or à exploiter !

Il y avait des moments où, se rappelant toutes ses recherches en pure perte, il rugissait de fureur.

Alors, les poings crispés, l'œil injecté de sang, grinçant des dents, il menaçait le ciel.

Quoi, elle était riche et il était dans la misère, lui ! N'était-ce pas à se ronger les entrailles ?

C'était elle, la gueuse, c'était elle qui l'avait ruiné, qui l'avait mis sur la paille.

Elle payerait tout cela, elle le payerait cher.

Il semblait au misérable qu'il éprouverait une joie infinie à la torturer, à la martyriser.

Il avait une horrible soif de vengeance.

Il répétait souvent, ayant dans le regard un éclair sinistre.

—Eile a beau faire, il faudra bien qu'un jour ou l'autre elle me tombe sous la patte.

C'est qu'il ne désespérait pas de retrouver la veuve d'André Clavière.

Il avait appris, sans s'être pour cela donné beaucoup de peine, que le corps de la victime du duel de Saint-Cucufa reposait au cimetière du Père-Lachaise.

Mais qu'elle avait pu être la cause de ce duel ? Il se la demanda, chercha dans sa tête et voici ce qu'il trouva :

Il n'ignorait pas que sa nièce avait eu un fiancé, dont il

n'avait jamais pu savoir le nom. Le duel lui avait livré ce nom, croyait-il : c'était le baron Baoul de Simiane que Marie Sorel avait eu pour ami. André Clavière devait être très amoureux de la jeune fille puisqu'il avait quitté Dijon pour venir la retrouver à Paris. Naturellement, le petit Bourguignon n'avait pu voir d'un bon œil Marie en amour avec un autre. Les deux amoureux s'étaient pris de querelle et, finalement, on était allé sur le terrain. Donc, le duel avait eu pour cause la jalousie.

Gallot avait pensé un instant que sa nièce, après avoir empoché son héritage, avait renoué ses relations avec l'homme qui l'avait enrichie par un coup d'épée ; mais il eut vite acquis la certitude que le baron ne savait pas plus que lui ce que la jeune veuve était devenue.

De Simiane n'avait pas quitté Paris où, coup sur coup, il venait de perdre sa sœur aînée, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à mener la vie à outrance, histoire de dépenser des sommes folles.

Un jour, les deux mains dans ses poches Joseph Gallot s'en était allé au cimetière du Père-Lachaise. Une idée qui lui était venue. Il voulait voir le tombeau élevé à la mémoire d'André Clavière.

Quand il se fut promené pendant une bonne heure à travers les tombes, il se dit que ce serait trop bête de continuer de chercher le tombeau d'André Clavière, qui était perdu dans l'immense nécropole comme une aiguille dans un tas de foin.

Il avait une langue, c'était pour s'en servir.

Il avisa un garde du cimetière, lia vite connaissance avec lui et le pria de le renseigner.

L'homme des morts consulta un livret qu'il avait dans sa poche et dit :

— Venez, suivez-moi.

Il conduisit le borgne devant le monument d'André Clavière.

Il y avait plus d'un an que le corps du malheureux André reposait là, dans un caveau de marbre.

Gallot n'eut pas à faire un long examen pour être certain que la porte qui fermait la petite chapelle n'avait pas été ouverte depuis longtemps. On voyait à l'entrée de la serrure des mouches mortes, desséchées ; d'autres indices révélaient que des araignées aient élu domicile à l'intérieur de la serrure.

— Serrure de sûreté, premier choix, murmura Gallot, qui s'y connaissait ; mais, n'importe, on pourrait tout de même la crocheter, s'il y avait là dedans quelque chose à prendre.

Le panneau supérieur de la porte de bronze était à jouer et représentait divers attributs funéraires ciselés avec soin.

Entre deux urnes au dessus desquelles des larmes étaient suspendues, le borgne plongeait son œil curieux dans l'intérieur de la chapelle. Sur l'autel de marbre il vit un Christ en croix et une statuette de la vierge entre deux anges aux ailes traquantes.

— Ces statuettes sont en albâtre, se dit-il, c'est pas du marbre ; quant au crucifix blanc, c'est du ruolz.

Sur la marche de l'autel il y avait deux grandes couronnes de fleurs naturelles, l'une de pensées, l'autre de roses blanches ; mais les fleurs fanées, sèches, effeuillées, s'en allaient en poussière.

Ces deux couronnes, dans le même état de vétusté, étaient dressées contre les murs.

Tout disait à Gallot que la tombe d'André Clavière était laissée dans un abandon complet.

— Parbleu, grogna-t-il, elle a son argent, c'est ce qu'elle voulait ; maintenant, elle se fiche pas mal de ce godiche qui s'est fait tuer pour elle.

Mais après un instant de réflexion, il se dit :

— Qui sait ? Faudra voir.

Il revint une fois deux fois au cimetière. Les pitoyables couronnes étaient toujours là et la porte du monument n'avait pas été ouverte.

Il revint une troisième fois ; c'était au mois de novembre, dans la semaine du jour des morts.

A peine son regard eut-il plongé dans la chapelle, qu'il eut comme un éblouissement.

— Oh ! oh ! fit-il.

Les deux vieilles couronnes avaient disparu. Deux autres couronnes, de roses blanches l'une et l'autre, les remplaçaient.

Gallot ne se donna pas la peine de constater que la porte de bronze avait été ouverte ; c'était inutile.

— Enfin, elle est venue, se dit-il.

Il ne doutait pas que ce ne fût la veuve d'André qui avait apporté les couronnes.

— Et il n'y a pas longtemps, reprit-il, c'est peut-être hier ou même ce matin, car ces fleurs sont fraîches comme si on venait de les cueillir. Ah ! tonnerre, si j'avais pu me douter de ça !

Je dois croire maintenant qu'elle était loin, très loin de Paris et qu'elle y est revenue. Enfin elle reparait, c'est bien. Bon, bon, puisqu'elle est venue au cimetière, elle y reviendra.

Le gremlin ne se sentait pas de joie.

Depuis sa première visite au Père-Lachaise il avait fait plus ample connaissance avec le gardien qui lui avait si obligeamment servi de guide, deux fois on s'était rencontré en ville et l'on avait vidé ensemble une vieille bouteille derrière les fagots.

On était déjà une paire d'amis.

Gallot se mit à la recherche du garde, qu'il ne tarda pas à rencontrer, faisant sa ronde du soir. Il lui dit :

— On est venu faire visite au tombeau d'André Clavière, savez-vous qui ?

— Oui.

— Qui est ce ?

— Une jeune femme, vingt ans à peine, tout habillée de noir et jolie, jolie, je ne vous dis que ça.

— Quand est-elle venue ?

— Hier, dans l'après-midi.

— Savez-vous qui est cette jeune femme ?

— Non. Mais elle doit être une parente du mort, peut-être sa sœur.

— Oui, fit Gallot, c'est probablement sa sœur. Est-elle entrée dans les bureaux du conservateur ?

— Je ne crois pas.

— Alors vous ne pensez pas qu'elle ait donné son adresse ?

— Je ne peux vous répondre ni oui ni non.

— Mon cher ami, j'ai tout intérêt à savoir où demeure cette jeune dame, si vous pouviez me faire connaître son adresse, vous me rendriez un fameux service.

— Je verrai au bureau.

— C'est cela, je reviendrai demain. Encore un mot : est-ce que la dame était seule ?

— Non, un homme l'accompagnait ; ce devait être son cocher ; c'est lui qui portait les couronnes.

— C'est bien, merci.

Le lendemain, quand Gallot vint trouver le gardien du cimetière, celui-ci lui dit :

— Je n'ai rien pu savoir. Au bureau on ne sait ni le nom, ni l'adresse de la dame ; mais on pense que c'est la veuve du mort.

L'ancien serrurier fit une assez laide grimace ; toutefois, ce n'était qu'une demi-déception, car il n'avait pas beaucoup espéré savoir ainsi, et aussi facilement, où demeurait la jeune veuve.

— Il faudrait, pensait-il en se grattant l'oreille, que je me trouvasse au cimetière un jour où elle y viendra ; alors je n'aurais qu'à la suivre.

En effet, rien n'était plus simple et ne paraissait plus facile. Mais il eût fallu pour cela que le hasard se fit singulièrement et fort obligeamment le complice de Gallot, puisque Mme Clavière ne venait pas rendre visite à la tombe de son mari à jours fixes.

Pour la surprendre accomplissant son pieux pèlerinage, il aurait fallu l'attendre tous les jours, cache à quelque distance du monument. C'était impossible. Et Gallot voyait toutes les difficultés qui se dressaient devant lui.

Néanmoins, de temps à autre, on le rencontrait encore flânant, la tête inclinée, dans les allées du cimetière.

—En voilà un qui aime rêver au milieu des morts, se disaient les gardiens.

Et, du coin de l'œil, ceux qui ne le connaissaient pas le surveillaient ; sa mauvaise mine et ses allures paraissaient suspectes et on pouvait soupçonner qu'il méditait la violation de quelque sépulture.

Au mois de mai suivant, les anciennes couronnes avaient été remplacées par de nouvelles ; de plus quatre magnifiques bouquets, deux de myosotis et deux de pensées étaient placés sur la tablette de marbre de l'autel.

—Elle est venue ces jours derniers, se dit Gallot, je n'ai pas de chance.

Il s'informa et apprit que la dame, toujours habillée de noir, était suivie, comme l'année précédente au mois de novembre, d'un homme portant les couronnes et deux bouquets, car elle-même en avait un à chaque main.

On lui dit aussi que c'était trois jours auparavant, le 18 mai, que la dame en noir était venue et qu'elle était restée au moins une heure en prière dans la petite chapelle.

Elle avait donné cinq francs de pourboire au garçon au cimetière qui avait enlevé les vieilles couronnes devenues encombrantes.

Gallot, quand il n'avait pas bu, avait une excellente mémoire, la date du 18 mai 1862 y était gravée. C'était ce jour-là qu'André Clavière était mort.

Il était de toute évidence que la jeune veuve n'avait pas voulu laisser passer ce jour anniversaire sans rendre visite à la tombe de son mari sur laquelle elle avait prié après l'avoir fleuri.

—Mille tonnerres ! se disait Gallot, en se frappant le front, je n'ai plus de bonnes inspirations ; faut-il que je sois bête de ne pas m'être souvenu plus tôt, de ne pas avoir deviné qu'elle viendrait au cimetière le 18 mai. C'est égal, voilà qui est bon à savoir et je ne l'oublierai pas.

Ainsi, en dehors des visites qu'elle pouvait faire au tombeau d'André Clavière dans le courant de l'année, l'ancien serrurier savait maintenant qu'elle venait au cimetière le 18 mai, jour fixe, et dans les premiers jours de novembre à l'occasion de la fête des morts.

—Enfin, se dit-il, je suis sûr d'arriver au but, je vais donc pouvoir la tenir. Ah ! ah ! elle peut dire celle-là qu'elle m'en aura donné du fil à retordre. Il faut que j'attende encore, mais j'ai la patience du serpent qui guette une proie, j'attendrai.

Il laissa plusieurs mois s'écouler et ne reparut au cimetière qu'à la fin d'octobre. Il constata avec satisfaction que les couronnes et les bouquets apportés au mois de mai étaient encore là.

—Maintenant, se dit-il, il s'agit de ne pas s'endormir et d'ouvrir l'œil.

Le lendemain, — c'était le 31 octobre, — il était devant le cimetière avant l'ouverture des portes, et, dès huit heures, il s'installait à son poste d'observation. Blotti sous les branches pendantes d'un énorme cyprès, nul ne pouvait s'approcher de la sépulture d'André Clavière sans qu'il le vit. Il resta là jusqu'à une heure de l'après-midi, grognant, mais ne perdant point patience.

La Chiffonne vint enfin le relever de sa faction.

Il était convenu entre eux qu'ils se partageraient les fatigues de la surveillance. Lui guetterait le matin jusqu'à une heure, elle le reste de la soirée. Et cela durerait huit jours s'il le fallait, c'est-à-dire jusqu'à ce que la dame soit venue faire sa visite au tombeau.

Naturellement, la Chiffonne avait reçu l'ordre de sortir du cimetière en même temps que la dame en noir et de la suivre jusqu'à sa demeure.

Le 3 novembre, quand la Chiffonne vint prendre la place de Gallot sous le cyprès, Mme Clavière n'avait pas encore paru.

—Nous ne ferons probablement rien encore aujourd'hui, dit

Gallot à la femme ; c'est le 4 novembre qu'elle est venue l'année dernière, c'est une date choisie, la journée de demain nous promet du nouveau. Mais n'importe, tu vas rester là et, tu sais... la consigne n'est pas de ronfler.

VIII

LA CHASSE A LA DAME

Un peu avant quatre heures, la Chiffonne rentrait au taudis de la rue des Vinaigriers.

Elle avait la mine pitouse et était toute tremblante. La malheureuse s'attendait à recevoir sa raclée.

—Hein, fit Gallot, qui se disposait à sortir, te voici déjà !

—Je n'avais plus rien à faire là-bas.

—Comment cela ?

—La dame est venue.

—Bravo ! exclama-t-il. Alors tu as fait ce que je t'avais dit ?

—Je n'ai pu la suivre que jusqu'à la sortie du cimetière.

—Ça m'est égal si tu peux me dire où elle demeure.

—Je ne le sais pas, puisque je n'ai pas pu la suivre.

Le regard de Gallot s'éclaira d'une lueur sombre et une ride profonde se creusa sur son front.

—Pourquoi ne l'as-tu pas suivie ? demanda-t-il d'une voix sourde.

—Elle est montée dans une voiture.

—Une voiture de maître ?

—Non, un fiacre de la compagnie des petites voitures.

—Quelle direction a-t-elle prise ?

—Le fiacre a suivi le boulevard extérieur.

—Et tu ne sais pas où il est allé .. Coquine, propre à rien tu as laissé échapper la dame. Tu ne pouvais prendre aussi un fiacre.

—C'est ce que j'aurais fait si j'avais pu ; mais je n'avais pas un sou dans ma poche. Ce matin, quand tu es sorti, j'étais encore couchée, tu as fouillé la poche de ma robe où j'avais encore cinq francs et tu me les as pris.

C'était vrai.

Mais Gallot voulait toujours avoir raison, même quand il avait tort. Il devint furieux tout à coup, et ne pouvant tourner sa colère contre lui-même, la Chiffonne devait forcément en pâtir. Il commença par deux gifles rudement appliquées, puis, l'accès de rage montant encore, il cribla la malheureuse de coups de poing et de coups de pied.

Elle ne se défendait pas, elle recevait les horizons silencieusement, sans rien dire, retenant ses larmes. Elle savait depuis longtemps, par expérience, que les plaintes et les cris n'avaient pas d'autre effet que d'exciter son bourreau, de donner un nouvel aliment à sa fureur et de faire tomber sur elle des coups plus nombreux et plus violents.

Quand il jugea la correction imméritée suffisante, Gallot cessa de frapper ; il se calma. Cependant pendant quelques instants encore, tournant autour de la chambre comme une fauve en cage, gesticulant, frappant du pied, il continua à ronchonner.

S'arrêtant brusquement devant la Chiffonne, qui essayait ses yeux et se secouait comme un caniche mouillé, il lui dit :

—As-tu eu au moins l'idée de prendre le numéro du fiacre ?

—J'y ai pensé, mais je n'ai pas eu le temps.

—Ah ! tonnerre, tu vois bien que tu n'es propre à rien.

—Je m'approchais de la voiture pour prendre son numéro quand elle est partie au grand trot.

—Tu es toujours comme une engourdie, tu n'as pas été assez vive.

—Tu m'avais recommandé surtout de ne pas me faire remarquer par la dame.

—Enfin, quoi, la chose est ratée, rien de fait, c'est à recommencer et il faut encore attendre, attendre des mois. Et dire que j'avais si bien pris mes mesures... Ah ! c'est à devenir enragé !

Il mit sur sa tête son chapeau de feutre mou.

— Je sors, dit-il, j'ai rendez-vous ce soir avec les camarades. Il y a une affaire... Je ne sais pas si je rentrerai dans la nuit dans tous les cas j'espère bien que demain il y aura de la galette.

Il partit.

Restée seule, la Chiffonne se mit au devoir de rattacher ses cheveux qui s'étaient dénoués et emmêlés sous les coups.

Cela fait elle se laissa tomber sur une chaise et se mit franchement à pleurer. Loin du terrible Gallot elle pouvait à son aise verser des larmes. C'était ainsi qu'elle se consolait.

— Et dire que je me suis follement attachée à cet homme-là pensait-elle ; comme il y a des femmes qui sont bêttes ! Mais voilà, c'est comme ça. Il n'est pas beau, il n'a qu'un œil, c'est un brutal, un vaurien, il me bat et je l'aime ainsi... Oh ! ori, c'est bête, c'est bête ! C'est à croire que j'ai été attirée vers lui plus encore par un œil de moins et sa laideur que par la force de ses bras. Je l'aime si bien que, s'il me quittait, j'irais me jeter dans la Seine ; je suis comme le chien fidèle qui plus il est battu, plus il aime son maître et s'attache à lui.

Je suis l'esclave de Gallot, je n'ai plus d'autre volonté que la sienne, je fais ce qu'il veut, tout ce qu'il veut ; il m'ordonnerait de me précipiter dans un brasier, de me jeter dans un précipice, la tête la première, j'obéirais ; je crois même, Dieu me pardonne, que je serais capable de commettre un crime s'il me disait : Je le veux !

La Chiffonne resta un instant plongée dans ses réflexions puis, soudain, elle se redressa :

— Mais, murmura-t-elle, quelle est donc cette femme dont il tient tant à connaître la demeure et qu'il cherche depuis si longtemps ? Je l'ai vue, et entre mille, maintenant, je la reconnais. Elle est toute jeune et belle, bello à ravir les anges.

Bien qu'elle soit mise très simplement, il est facile de voir que ce n'est pas une personne du commun. Bien sûr elle est riche, et c'est probablement pour ça... Et pourtant non, il faut qu'il y ait quelque chose que je ne peux pas deviner.

Je voudrais bien savoir... mais comment ? Mon homme, même quand il est ivre, ne dit jamais ce qu'il veut perdre. Ah ! ce n'est point par la langue qu'il se compromettra, celui-là.

Je ne sais ni ce qu'il pense, ni ce qu'il fait ; il ne me dit rien, il me cache tout. Pourtant, il devrait avoir confiance en moi.

Il est parti, il ne sait pas quand il rentrera, où doit-il aller ? Une affaire. Quelle affaire ?

Elle eut comme un frisson.

— Eh bien, non, reprit-elle, je ne veux pas savoir quelles sortes d'affaires on peut traiter la nuit avec des camarades.

Sa pensée revint à la dame du cimetière.

— Qu'est-ce que Gallot peut donc lui vouloir, à cette belle jeune femme ? se demanda-t-elle ; voilà la seule chose que je voudrais savoir. Est-ce qu'il la connaît ? Et s'il la connaît, où donc et comment l'a-t-il connue ?

Quand elle est arrivée devant le monument ; quand après avoir tiré une clef de sa poche et ouvert la porte de la petite chapelle, elle a relevé son voile avant d'entrer, je fus tout éblouie de sa beauté et il m'a semblé que c'était une sainte qui m'apparaissait ; pour peu je me serais élancée de ma cachette et précipitée à ses genoux.

Oh ! je ne veux pas que mon homme lui fasse du mal, je ne le veux pas !

Il y avait dans cette exclamation un élan du cœur qui faisait honneur à la Chiffonne. Ce qui prouve que, même chez la créature la plus dégradée, la plus avilie, tous les bons sentiments, tous les sentiments honnêtes ne sont pas complètement étouffés.

La Chiffonne hocha tristement la tête.

— Pour qu'il veuille tant savoir où elle demeure, se dit-elle, il faut qu'il ait depuis longtemps manigancé quelque chose. Quoi ? Je ne peux pas le deviner. Je connais Gallot, il ne renoncera pas à son idée et ce qu'il a résolu de faire, il le fera.

La chose est sérieuse et mérite sûrement la peine que Gallot se donne ; il n'est pas homme à courir après une ombre ou une bulle de savon.

Hélas ! soupira-t-elle, en hochant de nouveau la tête, la jeune dame n'a rien de bon à attendre de Gallot ; s'il lui réserve quelque chose, ce sont des douleurs et des larmes.

Deux mois s'étaient écoulés sans apporter aucun changement dans la fortune de l'ancien serrurier. Lui et sa compagne continuaient de tirer le diable par la queue ; c'était toujours la même chose.

On avait bien de loin en loin deux ou trois jours d'abondance pendant lesquels, rien ne manquant, on faisait ripaille, histoire de rire un peu avec les amis qu'on festoyait. A ces heures joyeuses et trop courtes, succédaient de longs jours de disette. On était retombé dans la misère noire et les maigres épaules de la Chiffonne en supportaient les conséquences.

Mais Joseph Gallot n'était point sans espoir de voir arriver des jours meilleurs ; il avait sa branche de salut à laquelle il s'accrochait avec l'énergie de l'homme qui se noie et ne veut pas mourir.

Mener l'existence paisible d'un bon bourgeois avec quelques milliers de francs de rente, voilà ce qu'il désirait, voulait, oh ! pas davantage ! Il était fatigué, il en avait assez de ce chien de métier qu'il faisait et il se disait que le repos d'un farniente sans fin était une bien douce chose.

De gré ou de force, le chantage aidant, sa nièce lui donnerait bien une centaine de mille francs. Que diable, ça ne le ruinerait pas, d'autant plus qu'elle devait avoir fait des économies.

On était arrivé au 18 mai, et c'était le matin de ce jour-là, en s'habillant et en gourmandant la Chiffonne, qui ne s'attifait pas assés vite, que Gallot se livrait à ses réflexions de futur rentier.

Tous deux allaient se rendre au Père-Lachaise.

Gallot ne doutait pas un instant que sa nièce ne vînt dans la journée prier sur la tombe d'André Clavière.

— Cette fois, disait-il, avec un de ces gros jurons qui lui étaient familiers, je ne veux pas être dindonné.

Comme il ne tenait nullement à ce que la jeune veuve le reconnût et découvrit ainsi qu'elle était épiée, ce qui aurait pu anéantir ou tout au moins contrarier ses projets, il avait décidé que ce serait la Chiffonne seule qui agirait. Mais comme il redoutait qu'elle ne fit encore quelque maladresse, il l'accompagnait afin de la surveiller.

La matinée se passa sans incident. Le borgne se promenait aux alentours, lisant les épitaphes, pendant que la femme, accroupie sous le cyprès, faisait bonne garde.

A midi, assis sur une pierre tombale, le couple cassa une croûte en vidant un flacon de rhum, buvant à même, l'un après l'autre. La Chiffonne se remit à guetter pendant que Gallot reprenait sa promenade circulaire.

A trois heures, rien encore. Gallot était comme sur des charbons ardents. Perdant patience il se mordait les lèvres jusqu'au sang et s'en prenait aux tombeaux qu'il semblait vouloir démolir à coups de poing.

— Mais elle n'arrive pas, grogna-t-il ah ça ! décidément, est-ce qu'elle ne viendra pas ? Pourtant, c'est le jour.

Un quart d'heure s'écoula encore. Tout à coup Mme Clavière parut. Gallot, qui la reconnut aussitôt à son vêtement noir et à ses cheveux blonds, car elle avait son voile baissé, n'eut que le temps de se jeter derrière un tuya boula.

La jeune femme passa si près de lui qu'il aurait pu saisir sa robe en allongeant le bras.

Elle était accompagnée d'un homme chargé de couronnes ; elle-même avait à la main un énorme bouquet de myosotis bleus et blancs. Son compagnon n'était pas un cocher, mais tout simplement un homme de peine, un commissionnaire.

Elle entra dans la chapelle, l'homme resta devant le monument ; et quand il eut remis les couronnes, il s'éloigna.

La veuve s'était agenouillée et pria.

Gallot s'approcha du cyprès et dit à voix basse :

—Viens.

La Chiffonne sortit de sa cachette.

—Il est inutile que nous restions ici, reprit Gallot, allons attendre à la porte du cimetière.

Ils se mirent à marcher d'un pas rapide. Quand ils se furent suffisamment éloignés, ils allèrent plus lentement.

—Il était temps qu'elle arrive, dit la Chiffonne, je n'en pouvais plus, je suis toute courbaturée.

Il se mit à rire entre ses dents.

—Pourtant, fit-il, ta besogne n'est pas achevée. Aujourd'hui as-tu de l'argent ?

—Tu sais bien que j'ai cinq francs, puis que ce matin tu m'as donné cinq pièces de vingt sous.

—Je veux être sûr que tu ne les as pas perdues, montre-les-moi.

—Eh bien, tiens, les voilà.

—C'est bon, tout va bien.

La Chiffonne se garda bien de lui dire qu'en plus de ses cinq francs elle avait, cachée au fond de sa poche, une belle pièce de vingt francs.

Ils sortirent du cimetière et pendant plus d'une demi-heure ils battirent le pavé l'un d'un côté, elle de l'autre. Enfin ils virent paraître Mme Clavière.

—Tu sais ce que tu as à faire, dit Gallot à la Chiffonne en passant rapidement près d'elle ; attention et pas de sottise.

Mme Clavière sortit du cimetière et se dirigea vers une voiture qui stationnait à l'écart de plusieurs autres, qui étaient là, attendait qu'on vint les prendre.

La jeune femme n'était pas encore montée dans sa voiture que déjà la Chiffonne disait au cocher du fiacre qu'elle avait choisi :

—Vous voyez cette voiture, dans laquelle monte une dame vêtue de noir, je vais où elle va, vous allez la suivre ; il y aura un bon pourboire.

—Compris, ça me va, répondit le cocher.

La Chiffonne se jeta dans le fiacre.

—Eh ! eh ! se disait le cocher, qui avait lorgné du coin de l'œil la jolie veuve, c'est une petite dame qui a des rendez-vous au Père Lachaise et que fait suivre un vieux mari jaloux.

Et avec un air suffisant.

—Eh ! eh ! on connaît ça !

Mais le pauvre homme, à quoi ça l'avance-t-il ?

A mieux mesurer la longueur des... choses dont il est coiffé.

La voiture de son confrère s'étant mise en marche, il cingla de deux coups de fouet les flancs de sa vieille jument pous-sive.

—Hue, Zozo, hue, et allons-y gaiement.

L'œil fixé sur les deux fiacres qui s'éloignaient, Gallot grommela sourdement :

—Si ce soir elle revient bredouille, gare à sa peau.

Cela dit, il enfonce ses mains dans les poches de son pantalon et suivit le boulevard pour gagner la rue du Faubourg-du-Temple.

Les deux voitures roulaient sur le pavé à vingt ou trente pas l'une de l'autre. Elles s'arrêtèrent presque en même temps devant la gare Saint-Lazare.

La Chiffonne sauta sur le trottoir et, vivement, mit trois francs dans la main du cocher.

Celui-ci, qui avait compté sur une meilleure aubaine, trouva que le pourboire était maigre, mais il ne manifesta son mécontentement d'aucune manière, ce qui eût été d'ailleurs fort inutile, car sa cliente s'était élancée sur les talons de Mme Clavière et avait disparu.

Elle rejoignit la jeune femme au guichet où l'on distribuait les billets pour Versailles et toutes les stations de la ligne. Elle entendit la douce voix de Mme Clavière qui demandait un billet de première pour Saint-Cloud.

A son tour elle passa au guichet et se fit délivrer un billet de deuxième classe pour Saint-Cloud.

Le train allait être mis en marche.

La Chiffonne se rendit en courant sur le quai de départ et

arriva assez tôt pour voir Mme Clavière monter dans un compartiment de première classe réservé aux dames seules.

Elle prit place dans la voiture de deuxième classe la plus rapprochée des voitures de première, en se disant :

—Je ne peux pas mieux faire.

Jusqu'à tout marchait à souhait : la dame allait à Saint-Cloud, elle le savait ; mais était-ce bien à Saint-Cloud qu'elle demeurait ? Sachant comment elle serait reçue en rentrant, si elle ne pouvait pas dire où habitait la dame, la Chiffonne était tourmentée, très inquiète.

On arriva à Saint-Cloud.

La Chiffonne descendit de voiture un peu avant Mme Clavière. Celle-ci se fit de gare après avoir remis son billet au gardien de la porte. La Chiffonne qui ne voulait pas la perdre de vue, la suivit à dix pas de distance. Mais, soudain, elle tressaillit et son front se couvrit d'une sueur froide.

Arrivé sur la route au dessous de la gare, la dame montait dans un coupé qui l'attendait et évidemment commandé d'avance.

La Chiffonne ahurie, hébété, les bras ballants, ouvrant des yeux énormes, resta immobile, planté sur ses jambes comme un poteau.

Cependant, si bouleversée qu'elle fût, elle tendait ses deux oreilles, espérant qu'elle entendrait la dame dire au cocher où il devait la conduire.

Mais ce cocher, qui n'était autre que Pinguet, savait où il devait aller. Aussi Mme Clavière s'était elle seulement contentée de le saluer d'un mouvement de tête accompagnée d'un sourire.

Comme elle refermait la portière du coupé que, déjà le cheval impatient ébranlait, un employé de la gare, en passant la salua respectueusement, tenant à la main sa casquette galonnée.

Ceci n'échappa point à la Chiffonne, et, aussitôt, une idée jaillit de son cerveau. La voiture partait, emporté par le trot rapide du cheval.

Subitement revenue de son émotion, la Chiffonne rejoignit l'agent de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest.

—Monsieur, lui dit-elle d'une voix triste, je suis une pauvre mère de famille ; j'ai eu le malheur de perdre mon mari, il y a cinq mois ; c'était un brave et honnête ouvrier ; hélas ! il m'a laissée avec quatre enfants en bas âge.

L'employé l'examina et fut frappé de son air souffrant.

Votre sort est digne de pitié, répondit-il : malheureusement, je ne suis pas riche et j'ai aussi trois petits enfants à élever ; je n'ai pas un sou dans ma poche et, à mon grand regret, je ne puis rien vous donner.

—Oh ! répliqua-t-elle, ce n'était pas pour vous demander une aumône que je ne suis parvenu de vous arrêter. Tout à l'heure, à cette dame, qui vient de partir dans une voiture et que vous avez saluée, j'ai parlé de ma douloureuse situation ; aussitôt elle m'a mis une pièce dans la main. Oh ! la chère dame du bon Dieu, elle est aussi charitable qu'elle est jeune et belle.

Mais jugez de ma surprise, de ma stupéfaction, monsieur, quand, en ouvrant ma main, je vis la pièce de vingt francs que voilà. Bien sûr, la bonne dame s'est trompée ; c'était une pièce de vingt sous qu'elle croyait me donner. J'ai couru pour lui rendre sa pièce d'or, mais je n'ai pas eu le temps, il était trop tard, la voiture partait. Et vous me voyez bien en peine. Je suis pauvre, dans la misère, mais cela m'empêche pas d'être honnête. Non, non, pour rien au monde je ne voudrais profiter d'une erreur. Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai fait savoir à la charitable dame qu'elle s'est trompée en me donnant une pièce de vingt francs croyant me donner pièce de vingt sous.

Monsieur, vous avez salué cette dame, vous la connaissez, oh ! je vous en prie, dites-moi son nom et où elle demeure.

Je ne la connais pas autrement que pour la voir de temps à autre à la gare ; c'est moi qui, aujourd'hui, lui ai donné son billet pour Paris et lui ai changé un billet de banque de cinq cents francs, ce dont elle m'a gracieusement remercié. Je ne

sais pas comment elle s'appelle, tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle demeure à Vaucresson.

—Ah ! Vaucresson, fit la Chiffonne dont le cœur battait fort. Est ce que c'est loin de Saint-Cloud, Vaucresson ?

—Deux petites lieues de chemin, le village après Garches, sur la route.

—Merci, monsieur, merci mille fois.

—Cependant, je crois que vous pouvez sans scrupule garder la pièce de vingt francs.

—Non, non, je la rendrai.

—Il y a cent à parier contre un que si vous allez à Vaucresson la reporter, la dame vous dira de la garder.

—C'est possible, monsieur ; mais alors seulement les vingt francs seront à moi, pour mes petits.

L'employé s'éloigna

—Tout de même, se disait-il, il y en a, parmi les misérables, qui ont des sentiments délicats.

Certe, la Chiffonne avait si bien joué sa petite comédie que bien d'autres que l'employé s'y seraient laissé prendre.

Pour le moment, elle n'avait plus rien à faire ; aussi bien que possible elle avait rempli sa tâche. Elle savait que la dame habitait à Vaucresson ; c'était quelque chose, même beaucoup. Bien sûr, à moins de vouloir exiger l'impossible, son homme se montrerait satisfait. Elle rentra dans la gare, prit son billet et attendit le premier train pour Paris.

Joseph Gallot était rentré chez lui à cinq heures et il attendait avec une fiévreuse impatience. Trois heures s'écoulèrent. Comme elles lui parurent longues, ces heures d'attente !

Quand huit heures sonnèrent à l'église Saint-Laurent, son œil sombre eut un éclair livide et il poussa un rugissement de fauve.

—Elle n'a rien fait, la grue, s'écria-t-il, et elle ne revint pas, elle ne rentrera pas ce soir, elle a peur que je la crève !

Il ne tenait plus en place ; il allait sans cesse de la fenêtre à la porte, regardait dans la rue, tendant l'oreille aux bruits dans l'escalier. Il arpenta la longueur de la chambre, bousculant les meubles, culbutant les chaises, chancelant et trébuchant comme s'il était ivre. Et cependant il n'avait bu dans la journée que la valeur d'un demi verre de rhum.

Enfin, à huit heures dix minutes, penché à la fenêtre, le regard plongé dans la coulée de la rue déjà noir, il crut reconnaître la Chiffonne se glissant le long du trottoir.

Il retourna à la porte, l'entr'ouvrit et écouta.

Bientôt il entendit des pas précipités dans l'escalier et le bruit d'une respiration haletante.

—Je ne me suis pas trompé, murmura-t-il c'est elle. Mais où diable est-elle donc allée ?

Il se recula jusqu'au milieu de la chambre et s'étira les bras en prononçant d'une voix sourde :

—Nous allons voir.

La Chiffonne poussa la porte et entra.

Depuis la gare elle avait marché très vite et même un peu couru, la sueur ruisselait sur son visage.

—D'où viens-tu ? demanda le borgne.

—De Saint-Cloud.

—Hein, de Saint-Cloud ? Mais as-tu réussi ?

—Pas aussi bien que je voulu ; cependant je sais...

—Attends, l'interrompt Gallot.

Il referma la porte, revint se placer devant la femme et d'une voix qui n'avait plus rien de dur :

—Maintenant, dit-il, parle.

—Il ne m'a pas été possible de savoir le nom de la dame.

—Son nom, je le sais, moi.

—Ah !

—Est-ce donc à Saint-Cloud qu'elle demeure ?

—Non, mais à deux petites lieues de Saint-Cloud, dans un village qu'on appelle Vaucresson.

Le borgne laissa échapper une exclamation de contentement.

—Je connais l'endroit, fit-il j'y suis allé autrefois : jolie commune, à mi-côte, presque au milieu des bois. Mais tu n'a

pu aller ce soir à Vaucresson ; es-tu sûre, bien sûre que la dame habite là ?

—Oui.

—Comment l'as-tu su ?

—On me l'a dit.

—Qui ?

—Un employé de la gare de Saint-Cloud.

—Et s'il ta trompée ?

—Non, il ne m'a pas trompée. Du reste, je vais te raconter la chose.

Et elle lui fit le récit de sa poursuite jusqu'à Saint-Cloud.

—Ah ! reprit-elle, je n'en menais pas large, quand je vis la dame monter dans le coupé qui l'attendait ; j'étais toute bête... Mais comme je viens de dire, j'avais vu, au moment où elle partait, où elle m'échappait, l'employé de la gare la saluer.

—Il la connaît donc, pensais-je, pour qu'il l'ait saluée ainsi ?

—Alors il me vint une idée, et tu vas voir qu'elle était excellente.

Elle poursuivit en racontant avec un certain orgueil le rôle qu'elle avait fait jouer à sa pièce d'or.

Quand elle eut fini, elle regarda Gallot ayant l'air de lui dire :

—Eh bien, cette fois, es-tu content de moi ?

Il comprit, sans doute, car il la prit dans ses bras et mit un baiser sur chacune de ses joues.

Il lui donnait si rarement une pareille marque de tendresse qu'elle faillit se pâmer de joie et de plaisir.

—Hé, hé, fit-il en riant, tu te réveles à moi sous un jour nouveau ; tu es intelligente, tu as de la finesse, de l'imagination, l'esprit prompt. Eh bien, vrai, tu n'es pas bête du tout. Pour peu que tu sois poussée, stimulée, tu iras loin. Maintenant, pour me servir de toi, je n'y regarderai plus à deux fois. Elle est délicieuse l'histoire de ta pièce d'or.

Mais pourquoi ne m'avais-tu pas dit que ces vingt francs étaient dans ta poche ?

—Tu me les aurais pris. Et, tu vois, si je n'avais pas eu ma pièce d'or, je n'aurais pas réussi, je serais revenu sans rien savoir.

—C'est pourtant vrai.

—Il y a plus de deux mois que je l'ai mise de côté, la cachant ; j'avais comme le pressentiment que j'aurais une bonne occasion de m'en servir.

—Et maintenant qu'elle te servi, que tu lui as fait jouer son rôle, tu vas me la donner.

—Te donner ma pièce ?

—Oui, j'en ai besoin.

—Pourquoi faire, dis ?

—Je n'aime pas que tu sois curieuse, tu le sais.

—Tu veux ma pièce pour courir chez le mastroquet du bord du canal jouer et boire.

—Non, répliqua-t-il gravement, j'ai mieux que cela à faire. Quand je vais jouer et boire, c'est que je ne sais que faire, c'est que je m'embête. Maintenant je ne suis plus embêté, je veux changer de vie... Et la preuve c'est que je ne sortirai pas ce soir.

Elle le regarda avec une sorte de stupéfaction.

—Eh bien, oui, fit-il, je me range.

Elle sourit doucement, en secouant la tête. Elle n'était pas convaincue.

—Allons, reprit-il, donne-moi les vingt francs.

—Si tu me disais ce que tu en veux faire...

—Je te le répète, j'en ai besoin.

—Mais cela ne me dit pas...

—Eh bien, il me les faut pour aller demain à Vaucresson.

—Voir la dame ?

—Oui.

Elle plongea sa main au fond de sa poche et retira la pièce d'or dont Gallot s'empara lestement.

—Écoute, la Chiffonne, dit-il, je n'ai jamais eu à me plaindre de toi sérieusement.

—C'est bien heureux que tu le reconnaisse.

—M'es-tu sincèrement attachée ?
 —Comment, tu me demandes ça quand tu sais que je me jetterais au feu pour toi !
 —C'est vrai, tu es bonne fille, la Chiffonne.
 —Trop bonne pour toi, Joseph, car souvent.
 —C'est bon, ne parlons pas de ces choses-là... Je suis viv et quand une araignée ou une autre petite bête me trotte dans la tête, la colère me prend et je cogne. Eh bien, la Chiffonne, nous tuerons l'araignée et les autres pe'tites bêtes. Malgré ceci et cela, je t'aime bien tout le même et je suis content de toi
 —Vois-tu, cette pièce de vingt francs, eh bien, elle me prouve que tu es économe, une autre qualité que je ne te connaissais pas. Jusqu'à présent, tu as partagé ma bonne et ma mauvaise fortune, bonne parfois, mauvaise presque toujours ; mais celle-ci va disparaître pour faire place à l'autre, et si tu continues à être gentille, à m'être dévouée, nous serons toujours d'accord.
 —Mais je ne veux pas te quitter ! s'écria-t-elle, et si tu me quittais, toi, je me tuerais !
 —Alors, c'est entre nous, à la vie, à la mort !
 —Oui.
 —La Chiffonne, je te le dis, un jour, bientôt, nous serons riches.
 —Tu attends un héritage ? fit-elle souriante.
 —Peut-être.
 —Pourvu qu'on puisse vivre, dit elle avec un grand sérieux ou se passe facilement de la fortune ; on est riche quand on aime !
 —Tiens, tu es gentille, mais tout à fait gentille !
 Et il l'embrassa une seconde fois.
 L'homme terrible, le bandit s'attendrissait.
 Jamais la Chiffonne ne l'avait vu aussi expansif et de si belle humeur. Si elle essayait de le faire causer ! Elle ne pouvait pas trouver un moment plus favorable.
 —Joseph, reprit-elle, en lui passant doucement les doigts dans la barbe, dis-moi donc pourquoi tu tiens tant à connaître la demeure de la dame du cimetière et pourquoi tu veux la voir ?
 —Ca, répondit-il, tu le sauras plus tard.
 —Pourquoi pas maintenant ?
 —Parce que c'est inutile.
 —Pourtant, mon petit homme.
 —Allons, c'est assez de câbleries comme ça, c'est un hamon auquel je ne mords pas.
 —Oh ! voilà que tu fais ta grosse voix ; mais c'est pour rire, tu n'es pas méchant, tu es gentil, au contraire. Sais-tu

que je suis jaloux ? Elle est si jolie, la jeune dame ! Voyons, mon gros loulou, qu'est ce que tu lui veux à cette dame ?

—Je veux le voir, je te l'ai dit.
 —Qu'as-tu donc à lui dire ?
 —C'est mon affaire et non la tienne,
 —Es-tu assez cachottier ! Comment s'appelle-t-elle ?
 —Tu n'as pas besoin de savoir son nom.
 —Il y a longtemps que tu la connais.
 —Oui.
 —Quel âge a-t-elle ?
 —Je ne sais pas.
 —Où donc l'as-tu connue ?
 —En Prusse.
 —Tu n'es jamais allé dans ce pays-là ; je vois bien que tu te moques de moi.

—Tu me questionnes, je te répond de manière à te faire comprendre que tes questions me déplaisent, qu'elles m'ennuient.

Brusquement il la repoussa.

—Je t'ai dit souvent, continua-t-il, que tu étais trop curieuse. C'est un horrible défaut chez une femme ; il faut s'en corriger, la Chiffonne. En attendant, écoute bien ceci et tâche de ne pas l'oublier : tu ne sauras jamais de mes affaires que ce qu'il me plaira de te dire et quand je voudrai le dire. Sois toujours prête à me servir et à faire ce que je t'ordonnerai ; de la fidélité toujours et jamais de la trahison, voilà ce que je te demande.

La Chiffonne ne répliqua pas ; elle fit la moue et alla bouder dans un coin.

FIN DE LA TROISIÈME SÉRIE.

La 4ème série a pour titre :

L'ENLÈVEMENT DE L'ENFANT.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
 Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
 Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel. 40c.
 Poésies de Lamarjine, L. Barroilhet 60
 Heures de Réverie, L. Gastinel. 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.
 Il était là, J. Poniatowski
 Portrait, M. de Barriaval
 Paquerotte, C. Michaud
 La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
 Goutte de Rosée, A. Boileidieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand
 L'Alcyon, Victor Massé
 Le Jeune Poète, A. de Longperrier
 La Louange de Sylvie, Emile Durand
 Reines des Fleurs, A. Reichardt
 L'Étoile du Matin, P. Soulié
 Le Vieux Chêne, F. Godefroid
 Doux Réveil, D. F. E. Auber
 Le Révo Etouffé, Emile Durand
 Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
 Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
 Un Révo de Carnaval, V. Mola
 La Jonque des Amants, A. Gouzien
 Nanotte, Victor Massé.
 Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
 Chanson de la Révérence, A. Kottous
 Chanson Gaélique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé
 Aubado, Victor Hugo
 Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
 Mourir ou se Vanger, M. Am. Buslon
 Chomín Faisant, E. Boulanger
 La Belle Toscano, L. Gordigiani
 Un Premier Amour, F. Bérat
 Le Réveil de l'Italie, T. Ritte
 La Pauvre Marie, A. Barbier
 Mandoline, Victor Massé
 L'Espagnol de la Rue Eréda, J. P. Christmann
 Frère et Sœur, Henri Potier
 Le Jeune Fillo et l'Echo, L. Gaillard
 O Salutaris, A. de L. Grimoard
 6 Mélodies, C. M. de Weber.
 Le Palanquin, Emile Durand
 Une Nuit de Mai, J. J. Massot

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avco musiquo à 10 cts.
 Fanfan la Tulipe, L. Varney
 Fanfrelouche, L. Serpette
 Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
 La Fête Dieu, F. Boissière
 Les Petits Mousquetaires, L. Varney
 Le Roi Carotte, J. Offenbach
 Le Tour du Monde, F. Boissière
 Chanson de la Coque, Hervé
 Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
 L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
 Le Péro la Mine, G. Chidone

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lelièvre... 20c.
 Menuet Favori, par Mozart... 20
 Célèbre Menuet, par Beethoven... 25
 Menuet, (composé en dormant) Bach... 10
 Petit Menuet, Julio Amotony... 15
 Menuet sentimental, Chus. Neustedt... 20
 Menuet Favori, E. Nollet... 20

MARCHES

Polito marche Fantaisiste, par René Lelièvre... 15c.
 Marche Funèbre, par Chopin... 25
 Bagnacelles, par Mathieu-Manliangis... 20
 Le Marcho du Régiment, Carman... 15
 Marche Funèbre, Chopin... 20
 Défilé de Cavalierio, par G. Michouze... 25

GALOPS

For Ever, (Brillant) par L. Ducollet... 25c.
 Ventre-à-Terre, par P. Chardon... 25

VALESES

Valse Célèbres, par Beethoven... 35c.
 Exposition Paris, par Félix Gillès... 15
 Edison, par A. de la Gravelière... 30
 Eiffel, par Jules Vasseur... 25
 Valse Caprice, Marius Carman... 20
 Valse No. 1, F. Chopin... 20
 Blanches Colombes, par B. T. Missler... 25
 Yvonne, par G. Michouze... 25
 L'Esquif, par Flamminio... 25
 Valse Célèbre, par F. Chopin... 30
 Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bounaud
 Souvenir du Prator, (Valse viennoise) par
 B. T. Missler... 35
 Flots argentés, (Grande valse) par A. Coedès... 35
 Dans les Lilas, par J. Desmarquoy... 35
 Rêve d'Azur, par Gustave David... 35
 Ciel Etoilé, par Gustave David... 35
 Pour les Belles Personnes, par Alfred Gulliot
 Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par
 Arthur David... 35
 L'Éclat du rire " " " " par Anatole Lantelme... 35
 Bello de Nuit, par E. Blancaru... 35
 Gitana, (Valse espagnole) par Richard Céré... 35
 Fleur de Neig " " " " par Noel Stalars... 35
 Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel... 40
 Solidarité, par E. Doransart... 40
 Perle d'Asie, par P. Rupès... 50

POLKA

Victoria, par Louise Springael... 20c.
 La Tour Eiffel, par G. Strauss... 25
 Le Pays des Fées, par G. Fiorentino... 25
 Pantins et Ficelles, par Ch. Merolly... 20
 Rosette, par P. D. Feters... 25
 Le chant du Ruissseau, par L. Dessaux... 15
 Bébé Polka, par L. Barrinçon... 15
 Alice de par J. Desmarquoy... 25
 Polka des Chiens, par F. Léon... 25
 Sans Dessus Dessous, par C. Fagès... 25
 Polka des Etoiles, par P. Sauvlères... 25
 Polka des Fauvettes, par A. d'Hack... 30
 Polka Marche, par P. Fauchey... 30
 Patati-Patata, par C. Fagès... 35
 Polka des Zébres, par Flamminio... 35
 Valse de Mer, (4 mains) par B. T. Missler... 40

QUADRILLES

Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fangler... 25c.
 Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par
 Léon Duffils... 25
 Sauté-Mouton, (brillant) par C. Meyer... 25
 La chasso au Mar, par Flamminio... 25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciani... 25c.
 Célèbre Mazurka, par Chopin... 25
 Première Mazurka de salon, par M. Jallion... 30
 Volupté, par F. Poncot... 30

POLKA-MAZURKA

Loup y es-tu, par A. de Vorville... 20c.
 Alsacé Lorraine, par Ernile Dameron... 25
 Bran d'herbe, par J. Demarquoy... 25
 L'Indiscret, par Gustave David... 25
 Miss Mary, par E. Daniel... 35

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.
 Espanola, par A. Docq... 20c.
 Heures de Solitude, par A. Manecau... 20
 Ronde, par Mozart... 20
 Prélude, par Georges Zisso... 15
 La Pyrrhique, par G. Schmitt... 20
 Gavotte, par Bach... 15
 Boléro de la Giza Ladra, par Rossini... 20
 Ballet, par Gluck... 20
 Scherzo, par Beethoven... 15
 Quasi una Fantasia, par Beethoven... 30
 Barcarolle, par Mendelssohn... 20
 Caquetage, par E. Cazanouve... 35
 2de Polonaise, par F. Guzman... 50
 Sérénade dr. Gondollor, par E. Cazanouve... 35
 Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi... 35
 Romance sans Paroles, par Mend. lssohn... 15
 Les Jeunes Athlétiques, par Sacchini... 15
 Sauto ma Gazelle, par Henry Duvernoy... 20
 Sérénade, par Schubert... 20
 La Fruito... 20
 L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Docq... 35
 Bravoure, (Gavotte) par Désire Hejnberg... 30
 Pastorale, par Georges Schmitt... 25
 6mo Nocturne, par Field... 20
 Sérénade de Don Juan, par Mozart... 20
 6mo Nocturne, par Chopin... 20
 Aubade, par Schubert... 25
 3mo Polonaise, par Chopin... 20
 Prem. or Prélude, par Bach... 25
 Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini... 25
 Vielle Chanson, par Ch. Neustedt... 25
 Appassionata, par Julien Quignard... 25
 Castor et Pollux, par Rameau... 10
 2mo Nocturne, par Chopin... 15
 Romance sans Paroles, par L. Ratz... 25
 Le Polichinello, G. Garibaldi... 15
 Le Tambour... 15
 Le Fifre... 15
 Le Pistolet... 15
 Le Pantin... 15
 Chansons d'autrefois, M. Carman... 15
 Danso du XVIIIe siècle... 15
 Fête Brotonne... 15
 Menuetto Capricioso... 15
 Scherzottino... 15
 Feuille d'Album, Jules Schulhoff... 15
 Don Juan, J. Rummel... 20
 Bellisario... 20
 Fluto Enchantée... 20
 Solitude... 20
 Troisième Idylle, Chas. Neustedt... 20
 Borceuse, J. O'Kelly... 20
 L'Automne, Mce. Decourcelle... 20
 Cors, (pour Amour, (Borceuse) par G. Ehrman... 20
 Cornière Pensée, par Weber... 20
 Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart... 25
 Prière de Moïse, par Rossini... 25
 L'Adieu, par R. Schumann... 25
 Le Printemps, (Romance sans paroles) Men-
 delsohn... 30
 Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq... 35

WALTZES

Cagliostro, Straus... 20c.
 Vienna Children, Straus... 20
 Boccacelo, Suppo... 10
 Flowers of Spring, Reissiger... 10
 Paris, C. d'Albert... 10
 Estimation, Léon... 10
 Lallah, Amanda Kennedy... 10
 Little Daisy, Richard Stahl... 10

POUR LE BANJOU 10 CTS

Every body has a trouble of his own. H. C. Talbot
 Black Tulip, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES 10 CTS

Ellis, F. Livingston
 Manola, Woodlawn
 All around the world. Warren

DUOS 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow
 Valse Mignonno, do
 Quadrille, do
 See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
 Parade March, Josef Low
 Stéphanie, G. E. Jackson
 Caprice Menuet, R. de Vilbac
 Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
 Friendly Pastime, Farmer

POLKA 10 CTS

Always Geliant, P. Fahrbach
 Farwell, T. H. Klein
 Feet of the Roller Skates, F. A. Jowell
 The Little Bell, Hamilton
 Starry Eyes, F. A. Jowell
 Flourette, L. Gobbaerts
 Adrienne, Amanda Kennedy
 Addie, Sampson
 The Sailor Boy, Jewell
 Bella Bocca, Waldtoulf
 St. Botolph, N. K. Bacon
 Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP 10 CTS

Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

Self Romance, E. J. Stoward
 POLKA MAZURKA @ 10 CTS
 Palmotto, Ethridgo

GALOP @ 10 CTS

Morca, Amanda Kennedy
 Dancing on Our Yacht, Poller
 Galop, E. Audran
 Light Baggage, Piefko
 Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

A Strange Country, G. Lange
 Sea-Jhora Dreams, Wolf
 Carnation, H. Lichner
 Chimes of Normandy, Young
 Organ Voluntary, Rink
 Caprico de Gregh, (Gavotte) Lou Dinsmore
 Franmorel, Shumann
 Holiday Morning, Hiltz
 Lohengrin, Loybach
 Mexican Soronado, Otto Langoy
 Pizzicati from Sylvia, Leo Dolibes
 The Maid from the Highlands, Lange
 Candor, Heller
 Last Rose of Summer, G. E. Jackson
 Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michaels
 Funeral March, T. H. Klein
 Sullivan's Grand March, Bowen
 Strogoff, M. Strogoff
 Wedding, Mendelssohn
 White Elephant, J. W. Wheeler
 Watch on the Rhine, Horman
 Fatinitza, Suppo
 Foul's, do
 Minnehaha, F. A. Jowell
 Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
 Janson, Amanda Kennedy
 Jumbo, V. D. Dygert
 Jolly Tar, Moul
 Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. Linley
 The Blue and the Gray, by F. M. Finch
 The Golden Shore, by A. S. Gatty
 The Robin Redbreast, by Lovey
 The Dot upon the I, by J. Albert Snow
 The Bridge, by Carow
 The North Wind, by Gatty
 The Dream of a Violet, by Roeckel
 The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
 The Man and the Mo, by C. F. Horn
 The Clang of the Wooden Shoem, by J. L. Molloy
 What's gone up, up, up, by W. M. Lutz
 What's on Whispersing about, by C. H. Hopper
 When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
 When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
 Watchman, tell us of the Night, by Gounod
 Annie O' the Banks O'Dee, by S. Glover
 You over miss the water till the well runs dry,
 A Summer Shower, by Marzials [by Howard
 A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana
 By the Blue Sea, by Smart
 Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
 Come Ye Disconsolate, by D. Dutton
 Call me Thine Own, by Halovy
 Cradle Song, by Mendelssohn
 A Christmas Carol, by J. H. Jones
 Coming thro' the Rye, by Scotch
 Fading, by C. H. Gabriel
 For He's gone and married Yum-Yum
 Good Night, by Clendon
 Good by, dear love, by Pintsuti
 Home, sweet home, by Bishop
 How are you, by J. H. Snow
 Heart Whispers, by Abt
 Home so Blest, by F. Abt
 Harp of the Winds, by Abt
 It never comes again, by R. Stahl
 I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
 I wander'd by the Brook side, by James Hino
 Jesus, Refuge of My Soul, by Menningor
 Janet's Choice, by Claribel
 Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
 Land of Rest, by Pintsuti
 My Mind and Heart, F. Van Beck
 My love beyond the Sea, by Sullivan
 See how it Sparkles, by Lecocq
 Shedding tears o'er Mother's grave, by R.W.
 Sing hey, the merry Maiden and the Tar,
 Swell Song, by H. C. Talbert [by Sullivan
 Scenes that are Brightest, by Wallace
 Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
 Remember your Mother, by M. Hennessy
 Pity the Poor, by J. J. Sawyer
 Pity Mo, by J. T. Patterson
 Out on the Rocks, by Dolby
 Off in the Stilly Night, by T. Moore
 One of the Finest, by Gus Williams
 Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
 Other Days, by W. M. Donnelly
 Over the Garden Wall, by Harry Hunter
 Only the Night Wind Sighs Alone, by Sulliva

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains cra-
vassées, peau rude, etc.

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. S. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.

6m.—3 nov.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montréal.



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

OCCASION I

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverture toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.

DEPOT GENERAL JOURN. QU. CIGARE ET TABAC. CENTRAL NEWS PAPER DEPOT 139 d'ARLINGTON, QUEBEC. VICTOR MARIER, AGENT